

Le Numéro } FRANCE..... Un franc
 } ÉTRANGER.. 25 cents

3^e ANNÉE
 Juillet 1899.

140 2.2

922

LA REVUE

DES

DEUX FRANCES

REVUE FRANÇO-CANADIENNE



Directeur :
 Achille STEENS

Sommaire

Achille Steens	<i>La Révolte</i>	1
Raoul Laborderie.....	<i>Abandon</i>	4
Hugues Le Roux.....	<i>Conte indien</i>	5
Renée Allard.....	<i>Mélancolie</i>	9
L. Brethous-Lafargus.....	<i>Ma Fiancée</i>	10
Edouard André	<i>M. Paul Deschanel</i>	32
Georges Boyer	<i>Comment m'aimez-vous?</i>	35
R. H.	<i>L'Exposition de 1900</i>	43
Canadien-Français	<i>L'Honorable Horace Archanbeault</i>	48
Albert Fleury	<i>Danse au soleil couchant</i>	51
Victor du Bled.....	<i>Gens de l'Ancien Régime</i>	52
André Magre.....	<i>Idylle</i>	81
Fantasio	<i>Les Théâtres</i>	86
Abel Letalle ..	<i>Reflux</i>	87

CHRONIQUE DES DEUX FRANCES. — ECHOS DE PARIS. — CRITIQUE MUSICALE.
 LA MODE PARISIENNE.

— 0000 —

BUREAUX :

FRANCE

23, RUE RACINE
 PARIS

CANADA

30, R. S^t-JACQUES | 29, R. S^t-JEAN
 MONTREAL | QUEBEC

ÉTATS-UNIS

21, RUE GOLD
 LOWELL, MASS.

La REVUE DES DEUX FRANCES se trouve dans tous les Paquebots des grandes Compagnies de Navigation françaises, anglaises et américaines, et dans les salons de lecture des Grands Hôtels de Paris, Londres, Montréal, New-York, etc.

Administration Française

PARIS — 23, rue Racine, 23 — PARIS

DE 10 HEURES A MIDI ET DE 2 A 5 HEURES DU SOIR, TOUS LES JOURS

LA

VOL. 22

Revue des Deux Frances

Secrétaire de la Rédaction : Rodolphe BRUNET

Abonnements pour la France, le Canada et les Etats-Unis

Un An..... { 15 francs. | Six Mois..... { 9 francs.
 { 3 dollars. | { \$1.80 cts.

Les abonnements seront servis dans toute l'Amérique par nos Administrations de Montréal, de Québec (Canada) et de Lowell, Mass. (E.-U.).

PUBLICITÉ

La publicité se traite directement : Au Canada, avec nos administrateurs de Québec et de Montréal ; aux Etats-Unis, avec notre Administrateur de Lowell, Mass., ou avec les Agents dûment accrédités par eux ; en France, avec la Direction de Paris.

A chaque Numéro : LA MODE PARISIENNE

VOYAGES MARITIMES

ET
PRATIQUES

PARIS, — 9, rue de Rome, 9. — PARIS
(près la gare St-Lazare)

L. DESBOIS

VOYAGES ET EXCURSIONS

A forfait et accompagnés pour Lourdes, l'Espagne, l'Italie, la Palestine, l'Algérie, la Tunisie et tous autres pays d'Europe.

BILLETS

par toutes les Compagnies de Navigation et pour toutes les destinations.

Renseignements et devis gratuits sur tous voyages

DES RENSEIGNEMENTS

sont donnés aux adresses suivantes :

MONTRÉAL : 30, rue Saint-Jacques.

QUÉBEC : 29, rue Saint-Jean.

GRANDE PHARMACIE

DE LA

Croix de Genève

142, Boulevard Saint-Germain, 142
PARIS

MAISON DE CONFIANCE

SPÉCIALE POUR LES ORDONNANCES ET
ANALYSES MÉDICALES

PRIX MODÉRÉS ET SPÉCIAUX POUR LES ABONNÉS

Spécialement en dépôt

SUCRE ÉDULCOR

LE SEUL PERMIS AUX DIABÉTIQUES

DRAGÉES FERRÉ

CONTRE LA CONSTIPATION

Les Produits de la Maison se trouvent dans les principales pharmacies de Québec et de Montréal.

REMISE AUX DOCTEURS



PHILIPPE HÉBERT. — *FLEUR DES BOIS*

(*Les Canadiens au Salon de 1899*).



SUZOR-COTÉ, — PASTOURELLE

(Les Canadiens au Salon de 1899).

LE SALON DE 1899

LE VERNISSAGE

Après quelques jours maussades, le soleil s'était décidé à se mettre de la fête, le jour du vernissage ; une foule élégante était venue, certaine de ne rien voir qu'à demi des œuvres exposées, mais désireuse d'apporter aux artistes, après leur dur labeur, quelques heures de joie.

Nous ne reverrons plus cette solennité, du moins dans ce cadre magnifique ; la galerie des Machines doit disparaître après l'Exposition de 1900. Où que l'on aille, la tradition restera, les jolies femmes, les célébrités mondaines et artistiques arborent encore, pour la circonstance, des toilettes de bon goût, donnant le ton à la mode et sortant de chez nos meilleures faiseuses. Triomphe des modistes aussi qui ont le génie de mettre en valeur la beauté des femmes sous des fleurs aux tons chatoyants ; qui savent abriter élégamment de jolis regards, rendus plus profonds et plus expressifs, sous des pailles multicolores tournées en mille formes gracieuses par les doigts de fées de nos inimitables petites ouvrières parisiennes.

Dans cette foule, les artistes écoutent ce que l'on dit de leurs œuvres ; et quelle joie pour eux lorsqu'ils entendent un éloge anonyme et désintéressé !

Certain d'oublier involontairement quelques noms, je citerai ceux des visiteurs que j'ai pu voir : la princesse Jeanne Bonaparte, la marquise de Villeneuve, la duchesse d'Uzès, la comtesse Foucher de Careil, la vicomtesse de Renneville, Mme Jeanne Bourdon, la comtesse de Felcourt, M^{me} de Rute ; plusieurs de

nos excellentes artistes : M^{me} Roger Miclos, M^{me} Chéné et sa fille Germaine, M^{lles} Sorcl, Lina Pacary, Wanda de Boncza, Renée de Pontry, Yahne, Paulette Darty, etc. Côté des hommes : MM. Sardou, André Theuriet, Henri Houssaye, de Hérédia, le comte de Nion, le duc de Connaught, etc.

De 8 heures du matin à 6 heures du soir, on s'est complimé dans des rencontres fortuites; vers midi, les tables du buffet ont été prises d'assaut par de joyeuses compagnies qui, toutes, ont fort mal déjeuné. Bref, à la fin de la journée, les amis se sont séparés contents et remettant au lendemain le soin de regarder statues et tableaux; j'ai fait comme les autres et je demand à mes lecteurs la permission de leur faire part de mes impressions.

*
* *

SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS

LA PEINTURE

Il m'a paru que l'ensemble offre une note plus pittoresque et plus élevée que l'an dernier; cela tient sans doute à l'approche de l'Exposition Universelle où nos artistes veulent, à tout prix, faire bonne figure. Je regrette même d'avoir à faire une sélection aussi sévère et si limitée; car bon nombre de ceux que je passerai sous silence se trouvent dans une moyenne très acceptable et non sans quelques côtés intéressants.

Ce que l'on voit tout de suite, ce sont les grandes toiles; telle *Le Meurtre de Geta*, par M. Rochegrosse; symphonie en rouge majeur, depuis le carmin violacé jusqu'au rose tendre. On peut discuter l'intérêt du sujet; mais ce qui est indiscutable c'est, à mon sens, le métier admirable de l'artiste. J'ai entendu préférer à ce tableau le plafond destiné à la galerie des Illustres, à Toulouse, *Toulouse contre Montfort*, de M. J.-P. Laurens; sans doute, c'est une belle conception, ingénieuse dans le groupement des personnages, mais énigmatique au premier chef. Pour juger de l'effet réel, il faudrait voir en place de telles œuvres et non accrochées au mur; néanmoins, je ne suis pas enthousiaste

du coloris de convention et je préfère M. Laurens dans ses œuvres précédentes.

Les femmes éparpillées *Dans les roseaux*, par M. Le Quesne, et qui murmurent : « Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne », sont bien dessinées ; la tonalité en est légèrement éteinte, mais je serais surpris que la patine brunissante du temps n'en fît pas valoir toutes les qualités.

M. Henri Martin a une manière bien à lui, qui doit le fatiguer beaucoup dans son travail. De loin, de très loin, l'illusion s'obtient ; les petites touches de rouge, de vert, de bleu et de jaune forment un dessin assez harmonieux ; mais ne vous approchez pas, sa *Sérénité* vous ferait perdre la vôtre. En somme, c'est une grande ébauche qui n'a même pas le mérite de rendre l'idée que l'artiste voulait faire partager au public.

Le 29 août 1557, *Saint-Quentin est pris d'assaut*. Après deux journées de meurtres, de pillage et d'incendie, les restes de la population sont conduits hors des ruines de la ville, par ordre de Philippe II, roi d'Espagne. Il faudrait être de parti pris pour ne pas dire beaucoup de bien de cette œuvre de M. Tattegrain : le drame se joue avec toute l'intensité de l'horrible et du réalisme. La médaille d'honneur pourrait bien être accrochée à cette toile qui fait sensation et rappelle les différentes compositions qui ont fait la célébrité de M. Tattegrain.

Si M. Louis Béroud persiste à faire grand, il réussirait peut-être mieux dans la peinture d'histoire, trop dédaignée, que dans la peinture de genre. Les grandes femmes banales et de couleur criarde accrochent sans raison d'énormes couronnes pour rendre hommages *aux maîtres d'autrefois*, dans le salon carré du Louvre. Que d'efforts dépensés en pure perte !

Plus énorme encore (10 mètres sur 20), la *vox populi* de M. Barbin. On regarde attentivement pour tâcher d'y voir quelque chose ; on s'efforce d'analyser, mais sans succès ; car tout, dans ce tableau est d'un vert noir uniforme. L'artiste ne manque pas de tempérament, il est doué pour son art ; mais il a manqué de discernement en voulant s'imposer quand même à l'attention des masses.

Le sujet qu'a choisi M. Bordes est un peu banal ; *Après l'en-*

lèvement, des femmes nues sont traînées de force devant un Pacha qui peuple son sérail. Beau dessin, exubérance de chair un tantinet égrillarde, et belle couleur; je ne saurais dire plus de cette œuvre parfaitement honorable. Sur le même plan, je placerai *l'Veuil du poète* de M. Gabriel Ferrier; c'est très adroit de facture et mériterait des éloges sans restriction si l'attention de l'observateur pouvait ne pas se diviser. Il y a, dans cette toile, presque deux tableaux; d'un côté le poète aux tons francs et accusés, et de l'autre un essaim de muses délicates dont les pieds, en l'effleurant, rient légèrement la surface d'un étang d'une vérité saisissante.

Pour en terminer agréablement avec les grandes toiles, je citerai le *Portrait de M^{me} J. Von Derwies*. Le grand talent de M. Benjamin-Constant s'est donné là libre carrière; inspiré par la beauté de son modèle, il a fait un chef-d'œuvre de délicatesse, chose bien difficile lorsqu'on n'emploie qu'une seule couleur pour y arriver.

Passons maintenant aux œuvres de dimensions plus restreintes. Je ne voudrais pas que l'on m'accusât d'exagération, mais je suis bien tenté de mettre en première ligne de tous les bons portraits exposés celui du prince de Hohenlohe, chancelier d'Allemagne, par un artiste hongrois, M. Laszlo. C'est tout à fait fort de construction et de modelé, vigoureux au possible et d'une justesse de tons irréprochable.

Si nous posons en principe que M. Maxence s'affranchit de toute préoccupation de perspective, je me livre au charme de *l'Ame de la source*; dans une nuance un peu terne, l'artiste peint comme s'il exécutait un vitrail. L'opposition très étudiée et très heureuse des couleurs mérite une mention toute spéciale de ce tableau.

D'une plus grande souplesse d'exécution est *Joyeux ébats* de M. Paul Chabas; ses baigneuses, dans l'eau à mi-jambe, folâ-trent gracieusement. Autre chose est du talent de M. Roybet; les portraits de M. Guillemet, affublé d'une grande fraise Henri III, et du D^r Marc Laffont, en costume russe de fantaisie, sont d'un art très particulier qui, plus tard, fera citer le maître comme on cite aujourd'hui les Holbein et les Rembrandt.

Son élève, M^{lle} Juana Romani, participe de son talent et de celui de son autre maître M. Henner; voilà, je crois, une critique qui me dispensera de faire une plus longue étude de *Mina da Fiesole* et de paraître vouloir faire la découverte d'un talent maintes fois consacré. M. Henner, l'indépendant, a repris cette fois son thème préféré en ajoutant un *Christ mort* à la série qu'il a déjà faite: art simplifié, à première vue, mais, après étude, art vigoureux et vrai, qui laisse à l'âme une impression de grandiose.

Le *portrait de M^{lle} G. B.*, par M. Brouillet est d'une finesse vaporeuse tout à fait bien; le dessin est juste, les étoffes sont bien drapées, les chairs très vivantes et l'air circule librement dans ce tableau de tout premier ordre. M. Berne-Bellecour (Félix) a fait également preuve d'habileté et de précision avec le *portrait de M. H. R.*, et M. Louis Béroud, déjà nommé, montre qu'il est bon peintre de portraits avec celui du docteur Ch. M.

Oh! les jolis *Papillons bleus* de M. Bussière; l'artiste qui produit de telles œuvres est assurément un homme de goût. Le modelé des deux fillettes, dont l'une fixe vaguement, dans le lointain, ses yeux purs et rêveurs, n'est pas sacrifié à la fantaisie. C'est une note qui ne manquera pas longtemps, je l'espère, à nos meilleures collections. Pour le charme des couleurs, je me suis longuement arrêté devant les *Pavots* de M. Paul Biva; ces fleurs, plantées au bord d'une rivière, dans un sous-bois, sont bien dans la nature.

Portraits de famille de M. Baschet sont d'un joli moderne, les étoffes sont bien drapées et les tons en sont très justes. M. Boutigny a composé, dans la manière de M. Edouard Detaille, un *La Rochejacquelein au combat de Cholet*; c'est, naturellement, très précis et de belle apparence.

M. Bonnat a charpenté, comme il sait le faire, le *portrait de M^{me} D.*; mais le plus curieux, avec le mérite de la nouveauté, c'est un paysage, *Saint-Jean-de-Luz*, du même auteur. Un natif du pays basque m'a affirmé que, par certains jours, les arbres, par là, affectent des formes architecturales et que l'on y manque absolument d'air. Ce paysage, dans ces conditions, est d'une vérité incontestable.

Stolly d'un Américain, M. E. Dickson, est d'un joli sentiment quoique de tons trop éteints de parti pris. *La ferme de Thoville*, par M. Barillot, est meilleure que ce que j'ai déjà vu du même peintre. Néanmoins nous reconnaissons toujours les mêmes vaches et les mêmes ombres trop bleues.

Lorsqu'on se place devant les œuvres d'un grand peintre, toujours égal dans son génie, la difficulté devient réelle pour trouver les expressions nouvelles propres à qualifier sa manière. Ceux qui connaissent M. Tanzi n'ont pas besoin de regarder la signature pour reconnaître un tableau de lui ; cependant, à bien considérer, la diversité est grande chez cet artiste et c'est ce qui fait que l'on ressent une joie intime, toujours renouvelée, comme devant *La Voie à Bouray* et *l'Eure à Maintenon* de cette année. Son élève, M. Henri Biva, marche fort heureusement sur ses traces ; on revoit chez lui, cette admirable transparence de l'eau dans *Déclin du jour*, et cette sérénité de la nature où se plaisent les cœurs avides de doux repos.

Nous sommes loin de ce charme avec M. Paul Louchet, industriel amateur, qui n'a rien pris à son maître Harpignies ; petite peinture sincère mais sans grande envolée et qui a surtout le mérite d'être à la portée des bourses modestes. Quant à M. Harpignies lui-même, je ne saurais dire s'il a jamais fait mieux que *Fin d'une belle journée*, et *la Loire à Sancerre* ; l'âge semble avoir encore aiguisé le sentiment poétique chez ce grand maître du paysage.

Puisque je suis à la campagne, je ferai une station de repos devant *le Soir au Village*, par M. Paulin Bertrand. Cette cour de ferme est d'une justesse de tons extraordinaire, simplement traitée et prise à l'heure fugitive où le crépuscule est proche.

La grâce et le caractère aimable de la femme peintre bien douée se reflètent toujours dans ses œuvres ; cet axiome se trouve confirmé par *Un passage risqué*, de M^{me} Consuelo Fould. L'expression des physionomies est captivante de justesse, et, par-dessus cela, des étoffes brochées, des velours brillants à point et supérieurement traités. M^{lle} Georges Achille Fould est probablement plus ricieuse ; *Les Femmes et le Secret* tendraient à

le faire croire. De même que le précédent, ce tableau est enlevé de main de maître, et M. Comerre, qui expose, pour sa part, deux portraits très réussis, doit être fier de ses élèves.

On s'arrêtera beaucoup devant *la Servante*, de M. Joseph Bail. Une femme, habillée de blanc, un trousseau de clefs pendu à la ceinture, tire de l'eau à une fontaine dans un de ces récipients de cuivre dont le peintre a le secret ; c'est une de ses meilleures œuvres.

Je suis de l'avis de ceux qui disent qu'il serait superflu de discuter plus longtemps M. Bouguereau, mais pour une raison différente de la leur. Pour moi, c'est un grand talent consacré ; *L'Admiration* des femmes devant l'Amour est séduisante, le dessin est sans reproche, et quant au blaireautage, je le préfère mille fois à l'affreux pointillé.

Le pointillé, je ne l'admets guère que chez M. Fantin-Latour qui, malheureusement, a eu de pâles imitateurs. Cet artiste fond ensemble les points qu'il place les uns à côté des autres pour obtenir l'effet très doux que l'on rencontre dans ses *Ondines* et ses *Baigneuses*.

La tortue, par M. Dreger, est un peu fade de tons, mais l'expression de ces deux amours d'enfants est fort juste.

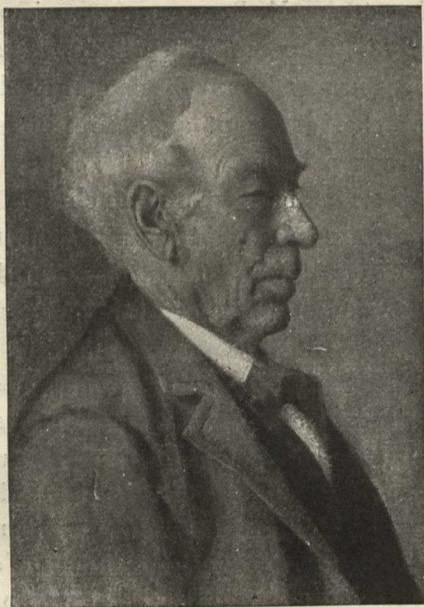
M^{me} Demont-Breton habite, la plus grande partie de l'année, au bord de la mer ; ce sont les pêcheurs du nord de la France qu'elle étudie sans cesse, pénétrant leur âme honnête et rude. C'est à la suite de ces longues observations qu'elle fixe leurs traits et leurs attitudes pour nous donner un chef-d'œuvre comme *Le Geernaerdier*, sorte de pêcheur de crevettes qui, chaque jour, à chaque marée basse, s'en va, pour le pain de ses petits, faire son métier monotone et triste.

Poète aussi, M. Adrien Demont, devant l'immensité de la mer, quand il nous retrace *le Soleil couchant* que nous avons vu bien des fois sur les côtes de la Manche ; nous avons bien là une sensation d'immensité.

M. René His m'a fait grand plaisir avec son paysage ; mais l'on y sent qu'*Ophélie* n'était qu'un prétexte. Faite de chic, elle détourne trop, n'étant pas assez bien, l'attention que l'on voudrait concentrer sur l'excellence du sous-bois.

Cathelineau à Cholet est une bonne œuvre, très vigoureuse de M. de Boislecomte dont j'aime aussi, bien qu'il soit légèrement terne et poussiéreux, un intérieur bourgeois à la campagne, intitulé *Chez soi*.

Peur d'Avare, par M. Alizard, est une œuvre remarquable ; l'artiste a évité un défaut trop fréquent dans les physionomies des tableaux de ce genre ; il ne l'a pas fait grimacer et les mains de cet homme saisissent les pièces d'or avec suffisamment de



SUZOR-COTÉ. — *Portrait du père D...* (Salon de 1899).

rapacité. C'est sobre et de ton très agréable, éloge que je ne peux pas adresser, à mon grand regret, à M. René Choquet. *Pauvre bête*, en effet, que ce cheval abattu, maltraité par un charretier et pour lequel aucun des badauds arrêtés ne prononce cette exclamation de pitié qui est le titre du tableau. Et puis, quelle nécessité y a-t-il d'aller chercher d'aussi vilains sujets ?

Des deux paysages de M. Didier-Pouget, j'aime toujours mieux les *Bruyères en fleurs* dans la brume du matin ; certes, nous l'avons déjà vu ce tableau, mais il est plus frais que les *Derniers*

rayons dans la vallée de la Creuse. L'artiste me dira qu'à certaines heures les arbres forment de gros paquets très lourds ; je n'en disconviens pas, mais tout ce que l'on voit n'est pas agréable à peindre. Des moutons *dans la plaine*, fût-ce à Barbizon, ne sont pas non plus un sujet très nouveau, mais le tableau qu'en a fait M. Chaigneau est traité avec légèreté ; cependant la



SUZOR COTÉ. — *Portrait d'un vieux paralytique.* (Salon de 1899.)

construction de ses animaux n'est pas encore aussi solide que *Les vaches et taureaux d'Auvergne* de sa compatriote M^{lle} Rosa Bonheur. Notre grande artiste nous est revenue toujours aussi jeune de talent et pas très âgée d'apparence, si l'on en croit, comme il y a tout lieu, le bon portrait qu'a fait d'elle M^{lle} Anna E. Klumpke.

Le succès de M. J. Bail tente beaucoup d'artistes, aussi ai-je rencontré de nombreux ustensiles de cuivre; M. Crochepierre m'a paru en avoir le plus heureusement réussi l'imitation dans une *étude* où la femme qui récuré une bassine est d'un bon mouvement et toute à l'action.

L'an dernier, déjà, j'avais eu l'occasion de complimenter un artiste canadien, M. William Baird. Il sait prouver que pour faire juste et intéressant, point n'est besoin de grande toile; *A la barrière*, des vaches rentrent du pâturage dans un paysage fort bien observé.

L'idée qui a inspiré M. Blair-Bruce pour son tableau, *Dans l'atelier*, est très originale, mais le jury de placement devrait être plus clairvoyant et ne pas accrocher, en dépit du bon sens, des œuvres de mérite qui soutiennent l'examen de près. Malgré l'éloignement, on peut voir la bonne exécution de la physionomie et des mains; la blouse, dont la dame est revêtue, est peinte avec une bellesûreté et les vitraux, qui tamisent le jour, éclairent cet intérieur d'une lumière très douce. *Le Monologue*, portrait de M. Chas-Lazar, est d'une manière plus vigoureuse avec de fortes oppositions d'ombres et de lumière artificielle; le diseur est bien à l'action.

M. Suzor-Coté préfère le plein air avec un métier très fait et bien soigné. *La Pastourelle*, grosse fillette de campagne, est sincèrement copiée, fruste dans le modelé de ses traits et la couleur hâlée de sa carnation; les herbages du premier plan sont d'un travail minutieux que l'on retrouve avec plaisir dans cet autre tableau *Le vieux paralysé*. Le pauvre homme immobilisé sur sa chaise se résigne à sa souffrance; c'est très vrai et bien vu.

M^{me} Brouilhony a choisi une nature plantureuse pour en faire une nourrice bretonne, haute en couleurs et pleine de santé. Ses nourrissons ne pâtissent pas, et celui qui tête ressemble presque à un petit Jésus de Raphaël; cette scène de famille, chez un pêcheur, *A Concarneau*, est d'une belle tenue. Cette dernière remarque s'applique également à la *Mansarde* de M. Carl Cuttler, artiste américain; il a trouvé un très curieux effet de miroir où vient se refléter, en pleine lumière, le joli minois d'une coquette petite personne.

Le portrait de M. M... par M. Paul Grolleron est dans la catégorie des supérieurs; l'auteur, moins habile, serait tombé dans la rudesse, défaut que son art lui a fait éviter. M. Staiger, lui, fait presque trop joli; son portrait de M. Maubert est, malgré cela, une très bonne chose. Dans le tableau que M. Glaize intitule *Mutuel appui*, la dame âgée est saisissante de vie; la main qu'elle tient sur sa poitrine est à elle seule un beau morceau de peinture.

M. Benner a fait siens les meilleurs accents de M. Henner et si l'on retrouve dans la *Salomé* des procédés bien connus de couleurs sombres, la maîtrise du modelé vous empoigne. La tête du Saint-Jean n'a rien d'effrayant dans son réalisme et l'artiste s'est justement rappelé que la danseuse avait fait preuve de plus d'insouciance que de méchanceté, quand il l'a représentée sous des traits presque innocents.

C'est au hasard des rencontres, on le remarquera, que je cite les œuvres; pour qu'il en soit autrement, il me faudrait faire un travail préparatoire de classification. J'aime donc mieux me conformer à la disposition adoptée par l'administration du Salon et je continue ma promenade.

La peinture du plein air ne doit certes pas être une reproduction photographique du paysage; il existe des appareils spéciaux pour cela. Mais les plans doivent y être justement indiqués et si le peintre est M. Jean Desbrosses, il fixe l'impression fugitive de la lumière, à un instant du jour, et nous donne un *Ruisseau sous bois* à l'automne, calme, reposant et d'un effet charmant. Ce sont de belles qualités que je retrouve dans la *Matinée d'été au lac du Bourget* par M. Jourdeuil; l'horizon fuit à des lieues de distance, en perspective bien nature, sans que le ciel l'écrase. C'est ce qui fait le charme des œuvres de M. Pointelin; on ne désire pas qu'il ajoute un seul détail à sa *Prairie de Loule*, parce que tout son art consiste à donner l'impression de l'immensité avec l'espace infini entre le ciel et la terre. Vous trouverez une autre tonalité et des détails très faits dans *Aigues-Mortes* de M. Victor Bourgeois; rappelez-vous que, dans le midi, la lumière est si crue et l'atmosphère si pure que l'on y distingue les moindres choses à des distances qui, plus au nord, paraîtraient

invraisemblables. Malgré cela, dans l'air humide du Morbihan, il n'existe pas un atome de poussière en suspension, ce qui a permis à M. Joubert d'être très exact, même au lointain, dans les *Bords du Scorff*.

Les amateurs de nature morte auront de quoi satisfaire leur goût chez M. Franck Bail avec des *Cuivres et oignons* dont je m'éloigne pour garder ma vue claire devant le *portrait de M^{lle} L. C.*, peinture sérieuse et de haut style par M^{me} Cabibel. C'est du Bonnat, partant bien charpenté, avec un léger velouté très féminin. Moins accentué que le précédent, le *portrait de M^{lle} de S. A.* est à complimenter; M. Ernest Hébert obtient la gentillesse par un procédé plaisant bien qu'un peu flou. En fait de portraits, je n'aurais garde d'omettre ceux de M^{lle} C. et de M. R., par M. Mengin qui donne beaucoup de vigueur à ces personnages. Le nom de M. *Ballot de Beaupré* est actuellement dans toutes les bouches; je suis heureux que M^{lle} Beaury-Saurel nous présente, avec le très beau portrait de ce magistrat, une affaire au sujet de laquelle il n'y aura pas de divergences de vues. Le conseiller a l'air de dire qu'il aimerait mieux aller se reposer dans un des paysages de M. Rigolot, dans le Jura, par une *fin d'un beau jour d'octobre* ou bien une *matinée d'automne*, dans une campagne où la nature est si légère et si fine que l'on n'y doit plus avoir de préoccupations.

M. Humbert a voulu nous faire embrasser d'un seul coup d'œil toute l'histoire de *Marie-Magdeleine*. Successivement dans ce triptyque, courtisane, repentante et repentie, le peintre a changé trois fois de manière, en passant du joli à l'horrible; très fort, mais peu plaisant, et j'aime mieux le talent de l'artiste dans le portrait de M^{me} P. S., prestigieusement fait dans un amas de plumes et de velours d'une belle conception.

M. Eugène Chaperon, dès le collège, s'annonçait comme un futur dessinateur; il se rappellera certain portrait, ressemblant au possible, qu'il fit, un jour, sur une feuille de papier écolier, de notre professeur M. Jules Girardin. Il a tenu ce qu'il promettait, et il ajoute aujourd'hui, avec *Le Photographe à la Caserne*, une jolie page à son album qui, dans l'avenir, servira de document précieux pour reconstituer la vie à l'armée à

notre époque. C'est la paix ; quant à la guerre, M. Delahaye se charge de nous en montrer le côté poignant dans la défense de *Montbéliard*, où M. Paul Déroulède entra le premier à la tête d'une poignée de tirailleurs algériens.

M. Monginot est un peintre de genre qui n'a eu que des succès dans tous les sujets qu'il a traités. Cette année nous avons de lui une *Plumeuse*, prise sur nature et d'une jolie lumière, et quelques *Oeufs sur le plat* dans lesquels il n'y a plus qu'à tremper son pain, pour s'offrir un lunch confortable.

M. Luigi Loir s'est adonné à la reproduction de tous les coins de Paris, par le beau et le mauvais temps. L'effet de neige crépusculaire, à la porte Maillot, est admirable de justesse ; ce genre doit être vu par son côté documentaire utile, pour le jour où Paris, qui se transforme sans cesse, aura changé d'aspect.

M. A. Mercié est aussi bon peintre que bon sculpteur ; *L'Amour* adulte, dans un accès de colère froide, lance des flèches à des nymphes rieuses. L'allure est splendide, et quelle richesse de modelé obtenue par la sobriété de l'exécution ! Il se dégage de ce tableau une véritable impression de grandeur.

De M. Kowalski, je remarque encore un petit paysage d'automne très bien vu, et de M. Hugues de Beaumont une chambre de malade où règne un sentiment très observé de l'humanité. Ces deux choses, petites de dimensions, ont toute l'ampleur de ces toiles énormes où le chercheur d'art n'a plus à exercer sa perspicacité.

A mon grand regret, mais faute de place, je me bornerai là, avec des omissions forcées, que l'on me pardonnera, je l'espère.

LA SCULPTURE.

Balzac ! De M. Falguière, cette fois, mais guère meilleur que celui qui fit tant parler de lui l'année dernière. Cette façon lâchée serait-elle une concession faite à M. Rodin, pour ne pas trop trancher avec le Balzac fameux qu'une certaine école de critique a qualifié, en son temps, de génial ? Au lieu de ce gros homme assis, les mains croisées sur un genou passé

par dessus l'autre, enveloppé de la légendaire robe de chambre, on était en droit d'attendre mieux, après le cardinal de Lavigerie pour lequel, à cette même place, je n'ai pas eu assez d'éloges. Non, décidément, ne cherchons pas ailleurs, et restons-en au superbe médaillon, par David d'Angers, qui est, à lui seul, un monument digne de notre grand romancier.

J'aurai, fort heureusement, de meilleurs compliments à faire à un certain nombre de sculpteurs.

M. Albert-Lefevre a continué le genre qui, l'année dernière, lui avait valu un si beau succès ; il le retrouve avec le *Temps des cerises*, panneau en staff durci et peint par l'artiste lui-même. C'est une tentative de décoration, de sculpture et peinture mêlées ; aurore d'un art nouveau, qui, dans peu de temps, a de grandes chances d'être employé en architecture. Ce genre offre, sur la peinture seule, l'avantage de ne pouvoir jamais perdre, sous l'action du temps, ni le modelé ni les contours, fixés par le bas-relief. M. Albert Lefevre a obtenu avec cette ronde de beaux enfants, qui tournent sur la lisière d'un champ de blé, un effet des plus délicats et un réalisme de bon aloi. Un tel tableau serait placé à ravir, dans une muraille de galerie ou de jardin d'hiver d'un grand hôtel particulier.

Outre *le Faune*, dont j'ai parlé dans ma critique du cercle Volney et que j'ai revû avec un extrême plaisir, M. Boucher nous montre un groupe en marbre, *la Tendresse*. On sent dans cette mère, à la physionomie aimante, et dans son enfant, qui la contemple avec calme, une communion d'amour doux, profond, comme n'en pouvait rêver qu'une âme tendre elle-même ; c'est une composition de belle harmonie et supérieurement traitée. M. Larche est aussi un sensitif, qui, s'il aime la grâce, fait preuve de vigueur. La grâce, il la met en œuvre dans son groupe des *Violettes*, mignonnes figures coiffées de pétales et qui se cachent modestement dans les hautes herbes. La vigueur, où pourrait-on la chercher mieux que dans *la Tempête et les Nuées* ? Ce groupe en bronze est fort beau, j'en conviens ; mais il est permis de préférer un genre moins violent.

Un sculpteur russe, M. Gabowitch, a attiré mon attention par cette même qualité de bonté qu'il a tirée de son cœur pour

l'épandre sur son groupe *la Sollicitude maternelle*. C'est du reste une œuvre consciencieuse qui, reprise dans le marbre, serait un excellent morceau de sculpture ; je noterai du même artiste une jolie fantaisie, *la Petite fille au poussin*.

Tout auprès, un pauvre aveugle, *le Cornemuseux*, par un jeune artiste, M. Guigues, permet de se rendre compte du parti qu'un homme de talent peut tirer d'un sujet plutôt triste ; la moindre gaucherie, et l'on n'eût pu supporter la vue de ces longues mains fines, de ce visage résigné sur un corps de rachitique, tandis que cet ensemble est intéressant.

M. Pech s'est dit que personne encore n'avait tenté de faire un *Pierrot* dans son caractère primitif de rêveur naïf ; il l'a donc vu, ce Pierrot, récitant des vers à la lune qu'il aime, et l'a fort bien réussi. Les yeux de chat de son sujet donnent je ne sais quoi de mystérieux à cette œuvre qui a dû coûter à l'artiste de longues et patientes recherches.

Le dur métier du sculpteur ne semble pas compatible avec la nature des femmes autrement que dans le bibelot ou le buste ; M^{lle} Itasse me fait revenir sur cette impression avec sa *Bacchante*, figure en marbre, de grandeur nature ; voilà un bon morceau et de la matière amoureusement travaillée. M^{lle} Monginot ne manque pas non plus de tempérament ; la *Victoire* qu'une jeune sauvage remporte sur un gros oiseau qu'elle vient de tuer, contient des qualités de modelé qui ne peuvent la laisser inaperçue. *Le Hâleur*, de M^{lle} Gabrielle Dumontet, est mal placé et méritait d'être mis plus en vue. L'homme vigoureux et bien campé donne une idée franche de la fatigue d'un labeur soutenu ; les muscles, tous en action, s'attachent bien à leur place.

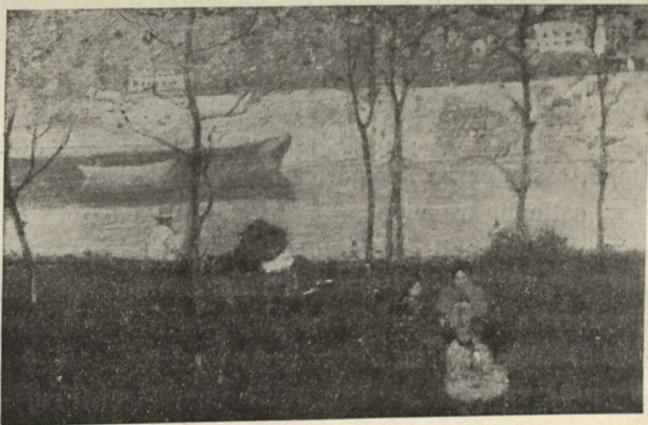
Etant donnée la pose que M^{me} Benedicks-Bruce a choisie pour la figure de femme qui vient obséder un vieillard, il eût été difficile de la rendre plus heureusement. L'obsession, jusqu'au bord de la tombe, d'un amour ancien, est bien rendue ; l'académie et le mouvement de cette œuvre en font une bonne chose qui dénote beaucoup de savoir chez son auteur.

L'œuvre capitale du salon est, sans contredit, un groupe en cire, grandeur nature, que M. Paul Dubois intitule : *Souvenir*. Bien souvent on a mis en scène les figures de nos provinces



W. BLAIR-BRUCE. — *Le Monologue (portrait)*. (Salon de 1899.)

d'Alsace et de Lorraine; mais jamais personne n'est arrivé, comme dans celles-ci, à rendre le sentiment de regret mélancolique qui subsistera toujours dans l'âme d'un Français. La manière large et simple dont est traité ce sujet n'est pas pour nous surprendre chez M. Paul Dubois. L'artiste n'est pas moins séduisant avec le buste de M. Legouvé; cependant qu'il me soit permis de regretter l'emploi qu'il fait de l'égratignure pour arriver à des effets qu'il obtiendrait aussi bien sans cela. Un autre buste, celui de *M. Frémiot*, par le sculpteur Gréber, mérite aussi une mention spéciale; l'arrangement, la construction et la patine en font une œuvre de première ligne. Le por-



J. MORRICE. — *Au bord de l'eau (paysage)*. (Salon de 1899.)

trait de *sir Wilfrid Laurier*, premier ministre du Canada, moins fort d'exécution et un peu sec, n'est pas déplaisant. Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Laurier, mais je me suis laissé dire qu'il était la bonté et la douceur même. Sans doute l'auteur, M. Chevré, a voulu rendre cet état d'âme. A mon avis, il a peut-être poussé trop loin son intention et donné à son portrait l'expression d'un homme trop joli, chez qui les préoccupations des affaires de l'État sont absentes. Après tout, M. Laurier a bien le droit de se reposer quelquefois de ses soucis gouvernementaux.

Puisque j'en suis à parler du Canada, je noterai, de M. Phi-

lippe Hébert, seul représentant, au Salon, de notre sœur d'Amérique, une charmante statuette en bronze d'un sentiment très humain. *Fleur des bois* est une jeune Peau-Rouge dont le cœur fut pris par un Blanc. Je n'aurais pas, pour me renseigner sur la valeur artistique de M. Hébert, le *Monument Maisonneuve*, dont on a dit qu'à lui seul il valait de faire le voyage au Canada, que je l'aurais trouvée dans cette figure pourtant petite ; l'enfant amoureuse s'avance si naturellement, si langoureuse et perdue dans son rêve, que l'on sent chez l'auteur une âme sensible, un tempérament consciencieux et toujours à la recherche du sentiment vrai et de la sincérité dans la forme. Je parlerai, en temps et lieu, d'un monument en cours d'exécution dans l'atelier de M. Hébert, et je m'appête à n'avoir que des éloges à lui adresser.

Parmi les grands morceaux qui s'imposent à l'attention, je rencontre la *Junon* de M. Antonin Carlès. La déesse, assise sur un nuage, est superbe de morgue hautaine dans sa sveltesse éthérée ; cette figure vient ajouter une belle œuvre à toutes celles que l'on connaît de cet artiste. Dans une note forcément plus accentuée, aussi dans une très belle forme, M. Ernest Dubois exprime le *Pardon* accordé par le vieillard à son fils prodigue qui se jette repentant à ses pieds. Un *Age d'or* de M. Tournoux est d'un bel art, fait largement et très gracieux.

Les monuments sont assez nombreux ; mais je ne citerai que ceux de M. Bartholdi et de M. Carlus. M. Bartholdi est le grand artiste que l'on connaît bien en Amérique pour les beaux morceaux dont il l'a déjà dotée, et le *Monument à la mémoire de La Fayette et de l'Indépendance américaine* est une nouvelle feuille ajoutée à sa couronne de lauriers. Et dans le *Monument de Schinznach*, nos soldats ne sont-ils pas groupés avec une maîtrise surprenante ?

Quant à M. Carlus, on a trop rarement l'occasion de rencontrer de beaux monuments pour ne pas le féliciter sincèrement de celui qu'il a composé pour les instituteurs de l'Aisne, fusillés en 1870 ; c'est un souvenir douloureux s'il en fût ; mais le drame est ici rendu de façon si poignante que la consécration en est consolante à tous les points de vue.

La cheminée de M. Félix Charpentier me plairait tout à fait si les ornements ne venaient pas alourdir le joli groupe de femmes qu'ils encadrent ; chez M. Ferrary, la recherche des ornements en bronze me gêne la jolie figure de *Salambo*, et je crois que la *Nature se dévoilant*, de M. Barrias, ne perdrait rien à ne pas être composée de morceaux de marbres polychromes, qui sont néanmoins d'un merveilleux effet. J'admets la statuaire franchement peinte comme les Grecs en faisaient ; mais ne versons pas dans le grand bibelot.

En passant, j'ai le plaisir de reconnaître le buste de M. Badin, le grand philanthrope industriel de Rouen ; l'auteur, M. Benet a saisi la parfaite ressemblance et traité son marbre avec beaucoup de talent.

Les sujets de l'histoire sainte ont tellement été exploités qu'il faut savoir gré à M. Icard et à M^{me} Ducrot-Icard d'avoir su exhumer l'épisode du meurtre de Sisara par Jahel ; d'autant mieux que c'était pour en faire un très beau morceau de nu.

De nos deux grands animaliers, l'un a préféré la nature humaine ; M. Frémiet a exécuté en marbre, très soigné dans ses détails, la *statue tombale de Madame D.*, figure de grand caractère offrant, dans l'arrangement discret des draperies, un modèle sûr à qui voudrait apprendre à bien faire ; quant au monument de *de Lesseps*, il promet de se découper dans le ciel en une belle silhouette. Le perceur d'isthmes est représenté dans toute la force de l'âge, alors qu'il commençait à réaliser ses grands rêves. M. Gardet a de nouveau caressé les grands fauves qu'il sait faire vivre sous sa main puissante ; cependant j'aurais autant aimé son *lion* sans les yeux en pierres fines qui sont trop vivants pour une matière inerte comme le marbre.

Mais que je n'aie pas oublier un *Vauvenargues* de M. Daillon ; c'est une figure de premier ordre, très soignée, sans trop de préciosité ; ce genre de portraits de commande n'a pas toujours été bien réussi, témoin le poète *Vestrepain*, de M. A. Mercié, qui n'offrira guère d'intérêt que pour les Toulousains, très soigneux de leurs gloires locales.

L'art céramique fait de grands progrès, et si M. Lachenal avait un peu plus chauffé les tons des nus dans *Une humble*, par

M^{lle} Maria Ducoudray, il aurait fait mieux ressortir les bonnes qualités que l'artiste a su mettre dans son œuvre très honorable.

Chez M. Dagonet, la facture est un peu molle pour un arrangement aussi bon que celui de son chasseur d'ours ; le bronze donnera mieux, et quoique je ne sois pas très partisan de ces sortes de sujets, je n'y trouve pas de faute de tact, ce que je ne dirai pas à M. Captier. Quand on exécute d'aussi bons morceaux, ce ne devrait pas être à la *Force hypocrite opprimant la vérité* qu'il les faudrait consacrer. Sans la légende explicative, ce groupe resterait incompréhensible, et ce n'est guère une idée heureuse à rendre au moyen de la sculpture. Certes le *Lauréat* de M. Ch. Louchet est d'un artiste moins fort, mais au moins c'est gracieux, bien campé, sincèrement copié sur nature et très clair d'idée.

Faute de place, je terminerai cette revue trop rapide par le *Halte-là* de M. Pallez : forte et noble figure de la France qui veut se faire respecter, et par la statue de M. Dubouché, où M. Verlet a mis tout ce qu'il pouvait y avoir de passion dans le cœur d'un collectionneur convaincu.

GRAVURE, MINIATURES ET ARTS DÉCORATIFS

La gravure en médailles et sur pierres fines est un art d'une délicatesse qui ne souffre pas de médiocrité : mais quand l'habileté d'exécution s'accorde avec la composition, les effets obtenus deviennent merveilleux. Il faut y regarder de si près que bien des œuvres de grand mérite passent inaperçues.

Une médaille, face et revers, de M. Georges Lemaire, représente, dans presque tous ses détails, l'Exposition de 1900 telle qu'elle sera. Le goût avec lequel est exécutée l'intaille sur onyx, *La Vérité*, de M. Lechevrel, est exquis et d'arrangement gracieux. Les portraits sur argent et bronze, par M. Legastelcis sont traités à la manière de Roty et l'on ne peut passer indifférent devant les œuvres de MM. Bouval, Bruce-Joy, L'Hoest, Mouchon et Tonnellier.

M. Suzor-Cotté a exposé, dans la section des dessins, deux portraits au pastel vigoureusement esquissés et modelés avec un grand sentiment de vie et de beau réalisme.

Les miniatures de M^{lle} Rideau-Paulet sont d'une jolie finesse et d'un beau coloris : *Le chanoine Brettes* est très ressemblant. J'aurai aussi des compliments pour M^{lle} Berthe Robert et pour M^{lle} Paquelier.

Lorsqu'on fit une si large place aux Arts décoratifs, on pensait qu'avec l'émulation nous verrions éclore des Benvenuto Cellini, artistes et artisans tout à la fois. Ce rêve des promoteurs de l'idée n'est pas encore réalisé.

M. Lalique, en effet, est un habile dessinateur et un inventeur de beaux bijoux; mais il lui faut passer par les mains expertes des ouvriers spéciaux. En sera-t-il jamais autrement?

*
**

SOCIÉTÉ NATIONALE DES BEAUX-ARTS

Devons-nous à la sévérité du Jury ou au ralentissement de la vente de voir se modifier, dans le sens raisonnable, les tendances révolutionnaires pour lesquelles la Société des Beaux-Arts était connue? Je ne saurais le dire. Toujours est-il que j'ai visité cette partie du Salon avec infiniment de plaisir; les outranciers n'ont pas encore tout à fait disparu, mais ils ne font plus, de-ci, de-là, que de petites taches bizarres sur l'ensemble des œuvres, presque toutes de bonne tenue.

M. Anquetin a sans doute voulu faire du Rubens, avec une *Bataille* terrible où des chevaux gigantesques se mordent cruellement, où des hommes titanesques se poursuivent à grands coups de cimeterre. Cette composition n'est pas sans intérêt, mais Rubens, s'il l'avait traitée, eût dessiné sur nature ses hommes et ses chevaux et leur eût donné la couleur qui leur convient; je suis de ceux chez qui cette grande machine a provoqué la stupeur, et je le confesse, au risque de passer, suivant mon excel-

lent ami et confrère Arsène Alexandre, pour n'avoir « point le sens de la force et de la joie ».

Sincèrement, je préfère un joli tableau de dimensions plus raisonnables, de M. Delécluse, *La dentelière*; la bonne femme qui enchevêtre ses bloquets est bien construite, de coloris franc et bien vu. Cette manière n'est guère celle de M. Aman Jean à qui je ne peux cependant pas refuser du talent; ses portraits sont encore ternes et sombres, mais c'est déjà beaucoup qu'ils ne soient plus de tons criards. La dame en noir, surtout, est d'un bon dessin, bien étudiée dans une pose naturelle. Encore un petit effort de sagesse et cet artiste se classera de lui-même, sans renfort de réclame, parmi nos meilleurs artistes contemporains. M. Aman Jean dédaigne peut-être le talent de M. Rixens; moi je le trouve très divers et très attrayant; il y a, dans une petite étude de communiant et dans un plus grand portrait d'une dame vêtue d'une robe verte, une grande science de la couleur; combien cette façon de faire est plus agréable à l'œil que le procédé de M. Vidal, qui n'obtient que des effets de dureté avec le pointillé? Le monsieur et la dame que M. Vidal nous présente en liberté ne peuvent pas avoir existé autre part que dans une planète extra-terrestre.

Je ne peux pas me résigner à critiquer les œuvres de M. Carrière; là où il n'y a rien que de la fumée compacte devant des scènes qui pourraient être intéressantes, je ne trouve rien à dire. Les portraits de M. Gandara ne sont pas extraordinairement flatteurs; ce sont des natures de névrosées et de morphomanes, mais enfin ils sont visibles et ne manquent pas de distinction dans la pose et dans le dessin.

M. Ménard est un grand coloriste de la lumière légèrement conventionnelle. La mer, où se baigne une femme nue, semble faite d'or liquide dans lequel viendrait se refléter le ciel bleu; cette toile est bien d'ensemble et moins lourde que les deux autres paysages antiques qui la côtoient.

Il y a une grande puissance dans le tableau de M. Simon; à l'examen soutenu, on constate que ses personnages, quelques amis réunis chez l'un d'eux, sont habilement travaillés. Je sais bien que ce sont là des portraits; mais j'aime ces ensembles moins

apprêtés et plus intimes : c'est un peu le tableau du « chacun pour soi ». Le naturel est une des grandes qualités des œuvres de valeur, et ma joie fut grande de la voir dans un tableau de genre, *Une vierge*, de M. Aublet. La lumière intense de cette toile est obtenue simplement et sans effort apparent.

La salle IX est le salon d'honneur. A la place où l'an dernier était accroché la *Sainte Geneviève* de Puvis de Chavannes, on a placé le beau portrait de la princesse Cantacuzène, avant qu'elle fût devenue la femme du peintre. C'est une attention délicate dont le Comité de la Société nationale doit être vivement félicité.

Dans cette même salle, j'ai eu le plaisir de voir les toiles envoyées par le peintre canadien M. Morrice. Entre toutes, ma préférence se porte vers le bord d'un cours d'eau sur la rive ombragée duquel se reposent des promeneurs ; il y a là une justesse de tons surprenante. Ce n'est pas à dire que les autres tableaux manquent de qualités ; loin de là. Une scène de la vie de chaque jour dans la rue, où la robe d'une communiant e jette sa note blanche, est très bien saisie sur le vif. Très vus aussi l'effet de neige et la plage. C'est du bon impressionnisme, fait sans recherche mais consciencieux et qui veut bien dire ce qu'il dit.

M. Roll est le peintre du plein air ; mais il a modifié la manière que nous lui connaissions pour chercher un effet de poudroisement dans le soleil, pendant la cérémonie de la pose de la première pierre du Pont Alexandre III, par le tsar Nicolas II. Soyez certains que la lumière était, ce jour-là, celle qui règne dans ce tableau, car l'artiste est trop méticuleux dans ses autres œuvres, portraits ou notes prises à la campagne, pour vouloir nous en imposer.

Je ne rappellerai que pour mémoire la *grande sœur*, par M. Friant, que j'ai tant apprécié au Cercle de l'Épatant et je signalerai à l'attention des amateurs de belle peinture la jeune femme en manteau de velours bleu par M. E. de Montzaigle. Ce tableau assez obscur ne laisse en lumière qu'un profil et des mains, mais avec quel art cela est peint et poussé !

M. Stewart est un peintre de belle force et chercheur de tons chauds ; déjà, l'an dernier, nous avions de lui des femmes nues

dans les bois et les prairies. Je ne sais pas si l'on est jamais arrivé à tant de vérité dans l'imitation des rayons de soleil passant à travers les feuilles.

L'air est vif dans les marines de M. Mesdag et les vagues ont bien cette profonde teinte bleu foncé qu'on leur connaît par les temps lourds.

M. Cazin est toujours l'artiste honorable que le temps a consacré; outre plusieurs beaux paysages très observés, il a réuni, dans une seule salle, un grand nombre de dessins; à l'aide de ces esquisses, on se rend compte du travail consciencieux qu'il exécute avant de mettre une toile sur le chevalet. Un autre artiste de goût très sûr est M. Gervex. Le portrait qu'il a fait de Tsar, d'après nature, est d'une ressemblance parfaite, plein de cette douceur universellement reconnue chez l'Empereur de toutes les Russies; le portrait de Mme Gervex, déjà vu au Cercle, est, comme je l'ai dit, plein de qualités de tendresse. On se rappelle le portrait de jeune femme, de M. Dagnan-Bouveret, dont je parlais dans la même chronique. Est-ce habitude ou éclairage plus favorable? En somme, je l'ai trouvé plus franc que lorsque je le vis une première fois.

M. Boulet de Monvel a franchement abordé la convention dans une grande scène moyen-âge où les personnages sans relief sont collés, comme autant d'images, les uns contre les autres. Très blanc, rehaussé d'ors à la façon des enluminures, ce tableau présente un réel intérêt de pastiche plus habilement fait que les modèles dont l'auteur s'est inspiré. On s'arrête moins, et l'on a tort, devant les cadres de M. Berton; ses petites femmes nues sont autant de jolies académies dont le modelé se conserve sous un art vaporeux et séduisant à l'œil.

Décidément, M. Alaux est un peintre très fort et il le prouve avec une étude de jeune homme sérieusement mise en place et d'un nuancé très juste; dans un genre moins tranché, mais très approprié à la nature délicate de son modèle, M. Ed. Sain a mis tout son sentiment dans le *Portrait de M^{me} Mairesse*.

Je regrette que la place me manque pour parler longuement de l'intérêt que présente l'école flamande moderne inspirée de l'ancienne école; M. Leempoels, dans ses *Ouvriers revenant du*

travail, a suivi la tradition qui veut que l'on construise fortement les physionomies. La scène manque de mouvement, mais en prenant séparément chaque figure on y trouve une extrême volonté de serrer la forme jusque dans ses plus petits détails. Les œuvres de M. Carolus-Duran sont de tout autre venue; il joue de la couleur avec une virtuosité peu commune et s'en préoccupe plus que de la vérité de la nature. Son *Calvaire* est faux de tons, mais combien le procédé du maître n'a-t-il pas donné de grandeur à ce sujet tant de fois traité?

Laissant à d'autres le soin de glorifier des œuvres que j'omets volontairement, je passerai maintenant en revue quelques sculpteurs de la Société Nationale. Plusieurs et des meilleurs manquent à l'appel; c'est fâcheux, mais la faute en est à la future Exposition dont les travaux ont absorbé leur temps.

LA SCULPTURE

C'est le coin où les statues s'entredévorent; des têtes grimacent et hurlent comme si le grand art résidait uniquement dans les gargouilles. J'estime que ce n'est que mauvais goût.

La figure principale de M. Rodin nous est connue depuis vingt ans, et j'en ai vu des réductions, données par lui-même, un peu parlout. Oui, elle est vraiment écrasée, cette *Ève*, par le péché ou par autre chose, à tel point que la forme humaine s'est faite chaos de muscles. L'auteur, dit-on, se distingue par son génie de fixer un mouvement fugitif; mais il devrait se méfier du « Halte! C'est bien cela! Ça y est! N'y touchez plus! » des mauvais conseillers. Fixez un mouvement une seconde aperçu; fort bien; mais, finissez, si vous le pouvez, de lui donner la vie en lui donnant la forme, belle ou laide, et en conservant ce fameux mouvement; alors, vous aurez du génie, comme Michel-Ange.

Ce que je dis est si vrai que l'on proclame *Alain Chartier*, de MM. Tony Noël et Le Duc, un chef-d'œuvre. Il est là ce mouvement fugitif qui donne la vie; mais l'œuvre bien soutenue, largement drapée et satisfait, en tous points, les plus difficiles.

M. Saint-Gaudens s'est probablement souvenu de la *Jeanne*

d'Arc de M. Paul Dubois, pour donner grande allure à la statue équestre du *Général Sherman*, destinée à la ville de New-York. On ressent, devant ce monument, une impression de beauté difficile à analyser, précisément parce qu'elle provient de l'ensemble. C'est une œuvre conçue avec la science du plein air et je ne doute pas que, une fois en place, elle obtienne un réel succès.

Je note une incursion que fait M. Roll dans l'art statuaire; depuis peu, il s'est révélé modelleur pour composer et exécuter, lui-même, le cadre de son grand tableau. Il y a du savoir dans ce cadre, ainsi que dans les deux bustes qui l'accompagnent. Ceci nous laisse espérer de prochaines œuvres où l'étude plus approfondie donnera matière à de nouvelles félicitations.

Me voici arrivé au bout de ma visite et si mes lecteurs ont bien voulu me suivre dans cette course rapide, je les invite à se reposer jusqu'à l'année prochaine. Alors, nous reprendrons une conversation bien agréable pour moi. La besogne, en 1900, si j'en crois les bruits de préparatifs, ne manquera pas.

Georges Lelarge.



LE PRINTEMPS

Voici le temps des boutons d'or,
voici le temps de la jacinthe;
la nature en son gai décor
va prendre une nouvelle teinte.

Nous entendrons, au fond des bois
revêtus d'un léger feuillage,
les oiseaux essayer leur voix
et moduler leur doux ramage.

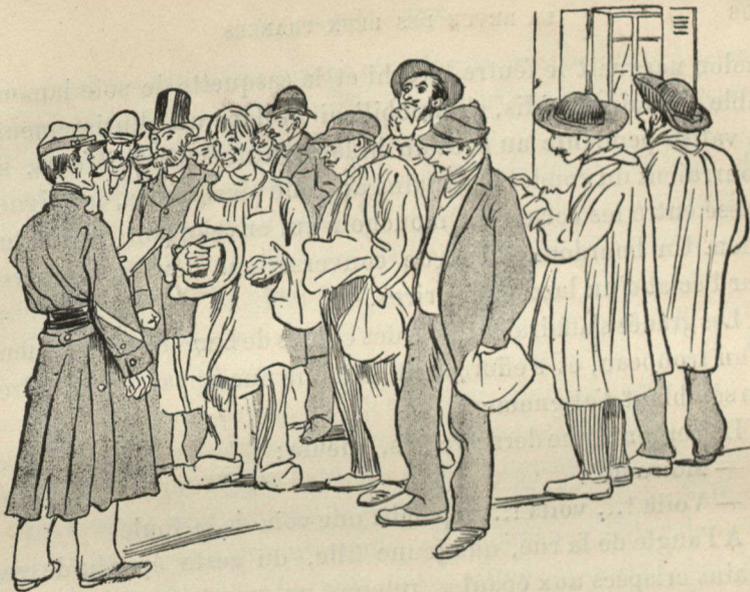
C'est pour saluer le soleil
que ce joyeux peuple gazouille;
il chante à son disque vermeil
qui de son voile se dépouille.

Son voile blanc, il l'a quitté
pour égayer enfin le monde.
Pendant les jours fleuris d'été,
nous reverrons sa face blonde.

Chantez donc, gais petits oiseaux,
j'aime toutes vos chansonnettes:
dans les bois et dans les roseaux
chantez tous, pinsons ou fauvettes.

Vos notes montent dans les cieux
et vont là-haut charmer les anges.
Vous rendez le monde joyeux,
chantez, rossignols et mésanges.

Louis Fouché.



FORTE TÊTE

— Ribergeot !... — Présent.

— Viala !... — Présent.

— Moiraud !...

Les listes à la main, le sergent de recrutement faisait l'appel des hommes. Au dernier nom jeté ne vint pas de réponse. Impatienté, le sous-officier cria :

— Moiraud !... Moiraud !... Où diable est-il passé cet animal-là ?...

C'était le dernier appel, celui qui précédait la remise des recrues à leurs cadres de conduite ; naguère, dans la cour, tout le monde était présent et maintenant l'homme manquait.

Dans la rue, massée le long du trottoir, la cohue des conscrits grouillait, disparate. La jaquette coudoyait la blouse, le chapeau

melon narguait le feutre avachi et la casquette de soie lamentable. Certains, raidis, s'immobilisaient dans un ahurissement, la valise pendante au bout du bras ; d'autres, indifférents, se bourraient du coude, les mains au fond des poches, le poignet passé entre les cornes du mouchoir qui enveloppait leur baluchon. Un bourdonnement de conversations houlait, traversé par l'éclat d'un lazzi et des rires.

Les gradés s'affairaient, tels des chiens de berger au tassement d'un troupeau, et s'efforçaient d'établir une apparence d'ordre, un semblant d'alignement.

Le sergent, une dernière fois, gueula :

— Moiraud !

— Voilà !... voilà !... répondit une voix de la foule.

A l'angle de la rue, une jeune fille, du geste éperdu de ses mains crispées aux épaules, retenait un grand garçon qui, dououreusement, l'enveloppait du regard comme s'il eût voulu l'emporter toute dans ses yeux. Les beaux temps d'amour étaient passés, l'heure des adieux venue... Et maintenant quand se reverrait-on ?...

Cependant, il avait dénoué l'étreinte de l'aimée et regagnait son rang, la tête tournée pour la voir encore.

— Pas malheureux ! s'exclama le sous-officier. Faut-il aller vous chercher en carrosse ?... Puis, en v'là une manière de répondre !... Vous ne pouvez pas dire : Présent ! comme les autres ?

— Savais pas ; mais on ne demande qu'à s'instruire.

— Bon, bon ; faites pas le malin. Ça ne prend pas au régiment, les fortes têtes. Tenez-vous-le pour dit... Maintenant, à votre place. Fini de se bécoter... Vous trouverez d'autres belles, la fille d'autres galants.

— Oh ! protesta-t-elle.

— Laisse dire, Louisette ; on se retrouvera un jour ! affirma Jean Moiraud.

Brutal, un commandement roula ; encadrée par les gradés, la colonne fit par le flanc, s'ébranla d'une allure débandée, disparut dans un tournant. Louisette demeurait, immobile, les pieds collés au pavé, nu-tête sous la bruine qui emperlait de

son poudroient les frisons rebelles de ses cheveux. Le martèlement fuyant des pas semblait piétiner son cœur, qui cessait de vivre à entendre leur bruit mourir.

Alors, elle voulut courir, mais déjà loin était l'absent; elle s'arrêta, assommée, au coin de la rue par où il était passé, et qui ne le montrait plus. La pauvre fille ne comprenait pas qu'il fût parti, qu'il l'eût quittée!...

Elle erra, sans souci de sa route, et s'étonna, à la nuit tombante, de buter au pas d'entrée de sa demeure. Elle monta, les jambes rompues, s'assit sur la dernière marche, sans avoir le cœur d'ouvrir sa porte, de se retrouver seule dans le petit logement où tout parlait de l'absent, où tous deux s'étaient aimés...

Un homme qui montait la frôla, l'insulta du geste. Elle eut peur, d'une peur folle que grandissait sa détresse d'abandonnée; elle éprouva, atroce, l'horreur de sa solitude et courut chercher refuge là où du moins l'aimé avait vécu, dans la mélancolie pure de *leurs* souvenirs.

Et, tandis qu'elle usait sa triste veillée à évoquer, au travers de ses larmes, les visions douces, hélas! enfuies, le train, de sa marche inexorable, emportait, vers l'inconnu d'une vie nouvelle, l'amant, le poussait au désert de l'absence durant quatre années, les quatre années interminables qui, corps et âme, le donnaient à la Patrie...

II

— Hein! qu'est-ce cela? demanda le capitaine Mersant; Moiraud, un jeune soldat, puni pour réponse?

— Ordre du sergent Vorreux, mon capitaine, déclara le sergent-major Levert qui présentait la situation journalière à la signature.

— Envoyez-moi chercher Vorreux..., l'homme aussi.

Resté seul, le capitaine s'accouda à la table du bureau de la compagnie, la plume en l'air, l'œil vaguant au hasard des contrôles appendus sur le crépi des murs et qui égayaient la blancheur du plâtre par la marqueterie versicolore des étiquettes, des enluminures naïves des encadrements.

Il commençait à s'impatienter ; le sergent-major parut.

— Ils sont là, mon capitaine.

— Merci, Levert. Entrez, Vorreux. Vous, l'homme, attendez dans le couloir ; je vous appellerai.

Il s'était levé ; il s'appuya le dos à la table, les deux mains calées sur le rebord.

— Hé bien, Vorreux ?

Le sergent expliqua :

— Voilà, mon capitaine. Hier, après l'exercice, j'entre dans la chambre de la première section. J'étais de semaine. Je commande :

« Deux hommes de corvée pour porter la soupe au poste de la gare ! »

Le caporal de chambrée n'était pas là ; personne ne bouge. Pour lors, j'avise, au milieu des hommes occupés à nettoyer leurs armes, le soldat Moiraud qui s'amuse à lire une lettre. Je lui dis :

« Allez, vous !

— C'est pas mon tour ! » qu'il réplique.

Vous comprenez, mon capitaine, que je n'avais pas le temps de courir après le caporal pour avoir son contrôle ! Je dis :

« Ça m'est égal ; vous ne fichez rien, je vous commande ».

Là-dessus, l'autre s'emporte, prétend qu'on lui en veut, qu'il a déjà marché la veille. Tout de même, il se décide, mais il ronchonne et en sortant il fait derrière lui claquer la porte.

Le capitaine avait écouté ; il devinait quelque dessous louche dans cette histoire. Il ordonna simplement :

— Faites entrer Moiraud.

Il examina l'homme ; sa physionomie ouverte, son air décidé lui plurent.

Alors, il l'interrogea.

Les faits étaient exacts.

— Mon garçon, déclara le chef en regardant le soldat dans les yeux, vous débutez mal. Rien ne déplaît plus, dans l'armée, que les raisonneurs...

— Mais, mon capitaine.

— Voyez !... encore... vous m'interrompez !... On se tait lors-

que parle un supérieur. Mais je veux bien vous entendre. Dites, puisque la langue vous démange si fort.

— C'est un Parisien, observa Levert.

— Alors, ça ne m'étonne pas ; tous les mêmes !... Hé bien ! parlez, mon garçon.

D'abord ahuri par la semonce, Moiraud reprit assurance. Il allait pouvoir lâcher tout ce qu'il avait sur le cœur.



Il commença d'un ton respectueux mais ferme :

— Mon capitaine, j'ai eu tort de répondre, mais ç'a été plus fort que moi. Depuis que je suis à la compagnie, le sergent Vorreux m'est toujours après. Probable que je ne lui reviens pas. Ce que je dis est mal dit, ce que je fais mal fait. Je vous jure pourtant, mon capitaine, que je n'y mets pas de mauvaise volonté, bien au contraire ; je ne me crois pas plus bête qu'un

autre, ni plus maladroït. Hé bien, à l'exercice, je suis appelé andouille, aux théories je suis traité d'âne et de brute. Pour une fois que mes camarades vont en corvée, j'y vais trois. Et pour quoi?... Il est vrai qu'à l'arrivée, moi, je n'ai pas payé la goutte...

— Assez ! interrompit sèchement l'officier, je ne puis vous tolérer de semblables insinuations vis-à-vis de votre supérieur. Vous aggravez votre faute, entendez-vous ? Comme tous les mauvais soldats, vous prétendez être victime ; vous vous l'imaginez, peut-être. Sachez, mon garçon, que personne ici ne vous cherche, tant pis pour vous si on vous trouve. Je veux bien cependant, pour la première fois, être indulgent, atténuer le libellé de votre punition, si le sergent y consent, car le motif réel m'obligerait à vous allonger huit jours de boîte. Vous garderez votre consigne, avec la mention : « *N'a obéi qu'à l'ordre réitéré de ce sous-officier...* » N'est-ce pas Vorreux ? Vous montrerez à ce gaillard que vous n'avez pas d'animosité contre lui.

— Pour sûr, mon capitaine.

— C'est une affaire entendue. Rompez, mon garçon, et ne faites plus la forte tête.

— Je te repincerai, toi, soliloquait le sergent.

Il allait sortir à la suite de Moiraud ; le capitaine le retint.

— Vous avez entendu, Vorreux. Pour sauvegarder le principe de votre autorité, j'ai maintenu la punition, mais, sachez-le bien, je ne veux pas avoir à entendre de réclamations de la nature de celle qu'allait formuler Moiraud quand je l'ai arrêté...

— Mais, mon capitaine...

— Suffit !... Je ne veux rien savoir, mais je vois clair. A bon entendeur, salut !...

Il coupa l'air de son stick, tourna les talons, sortit.

— Pour sûr que je te repincerai au demi-cercle. Parigot de malheur, grommela le sergent ; t'as pas fini de bouffer du clou.

Le lendemain, à la manœuvre, le capitaine s'arrêta devant la classe qui comprenait Moiraud ; l'homme se montra intelligent et adroit. Mersant ne dit rien, mais, au repos, il prit le

bras de Hauteberge, son lieutenant, et le mit au courant de l'aventure.

— Cet homme, conclut-il, a une mine franche ; je crains que ses plaintes ne soient fondées, en partie du moins. Je vous prie, mon cher ami, de l'étudier et d'avoir l'œil sur les agissements du sergent Vorreux.



— Vorreux est un sous-officier énergique, opina le lieutenant, mais je me suis aperçu qu'il a un faible, presque un vice : il aime à boire.

— Raison de plus, veillez sur lui. Vous savez, mon cher, j'ai pour principe la bienveillance ; mais pas de faiblesse, la justice égale pour tous ; je ne veux, dans ma compagnie, ni brimades, ni exactions du côté des gradés, ni indiscipline de la part des hommes.

— Comptez sur moi, mon capitaine.

Sur une poignée de main, les deux officiers se séparèrent.

Le sergent Vorreux ruminait sa rancune, mais avait conscience du danger qu'il courrait à la satisfaire trop précipitamment. Le long arrêt du capitaine devant la classe de Moiraud, sa conversation immédiate avec le lieutenant, les coups d'œil surpris dirigés de son côté l'avaient rendu méfiant. De plus, à partir de ce jour, Hauteberge surgissait sans cesse derrière ses talons ; il se sentit surveillé et attendit son heure.

— Gardons-nous à carreau, monologuait-il, mais ouvrons l'œil ; si le Parigot se met en faute, il n'y coupera pas. Ça viendra un jour ou l'autre. Patience !

Quelques semaines coulèrent sans encombre. Vorreux, pour assurer l'impunité à sa vengeance, se montrait indulgent envers Moiraud pour les petites irrégularités de ce dernier ; mais le moindre manquement était relevé d'une observation qu'il faisait paternelle afin de bien affirmer publiquement sa bienveillance marquée.

Et Moiraud lui-même revenait de ses préventions récentes.

III

Le clairon venait d'égrener le refrain de la *Casquette* et, dans la cour, les sergents de semaine s'étaient groupés autour du vaguemestre pour la distribution des lettres. Vorreux reçut le paquet destiné aux militaires de sa compagnie et se rendit dans les chambres.

— Pour vous, Moiraud.

Le soldat pâlit d'émotion en reconnaissant l'écriture. Une lettre de Louissette?... Il déchira l'enveloppe d'un doigt impatient, lut quelques lignes, recula révolutionné, vint donner des reins contre le ratelier d'armes dont un fusil, bruyamment, tomba.

— Sacré maladroit ! cria le sergent. Voilà un fusil dans un bel état !

— Je m'en fous ! bégaya Moiraud, inconscient, tout à sa lettre.

Vorreux s'arrêta court, la face transfigurée de triomphe ; cette

fois ça y était, l'insulte était flagrante, la chambrée entière l'avait entendue. Ah! il le tenait, le *bleu*; pour le coup, il ne le manquerait pas!

La punition, portée à quinze jours de salle de police par le capitaine, se transforma en huit jours de prison par ordre du colonel et le général la prolongea de quatre autres.

Moiraud tenta de se défendre, prétextant l'inconscience de son exclamation, mais une pudeur l'empêcha d'invoquer la lettre de l' Aimée et d'en livrer la confidence. La récidive de son cas le rendait, aux yeux du capitaine, sujet à caution. Mersant ne se sentit pas convaincu par les explications qu'embrumait la réticence de Moiraud quant aux causes de son cri; il déclara donc :

— Mon garçon, je me suis trompé sur votre compte; je vous jugeais franc et vous vous entortillez en des balivernes à dormir debout. Je ne vous crois point. Je regrette même mon indulgence passée; vous êtes un répondeur, une forte tête; eh bien, ces têtes-là, je les fais plier ou je les mate.

Le soldat en eût bien appelé à son lieutenant, se fût peut-être confié à lui, car l'officier avait déjà su gagner son cœur, mais Hauteberge était absent, en congé d'un mois.

Pauvre Moiraud!

Mais il avait dans l'âme une joie que ne pouvait obscurcir l'ombre de la prison, contre laquelle était sans prise les rigueurs du peloton de chasse. Il charmait ses heures de captivité à relire sa lettre, ses dures stations de manœuvre à s'en réciter les lignes heureuses.

« Mon Jean,

« J'ai tardé à t'écrire ces temps derniers, mais je voulais être certaine de mon bonheur; je n'osais pas te donner une espérance et j'attendais. Aujourd'hui je suis sûre, bien sûre; dans sept mois j'aurai un petit de toi! Comme je vais t'aimer et lui apprendre à t'aimer pour quand tu reviendras. Ce sera un garçon; tu verras comme il sera beau, pareil à toi.

« Ne t'inquiète pas pour moi; je pourrai travailler longtemps encore; j'ai déjà mis de l'argent de côté depuis ton départ; quatre belles pièces de cent sous! Si je pouvais être assez

« riche, quand notre fils sera venu, pour t'envoyer de quoi
 « venir nous voir et nous embrasser!... Mais, je suis folle, ce
 « serait trop de joie!

« Mon Jean chéri, écris-moi bien vite que tu es content et que
 « tu m'aimes. Ah! j'ai bien pleuré dans notre petite chambre
 « de ne plus t'avoir près de moi; mais, maintenant que j'ai en
 « moi ton fils, il me semble que tu es un peu revenu.

« Que je t'aimerai notre roi! Ne sois pas jaloux, mon Jean,
 « c'est toi que j'aime en lui.

« Quatre ans! C'est bien long! Mais j'ai foi en toi et ton
 « amour me donne la force de l'attente. Aime-moi bien, mon
 « homme, les beaux jours reviendront pour nous.

« J'ai mis ton portrait contre la fenêtre, en face de la place
 « où je couds; comme ça je te vois toujours et notre petit te
 « ressemblera. De là aussi; quand je lève les yeux, je vois tout
 « au loin là-bas où tu es, je t'y devine et mon regard te porte
 « mon cœur.

« Ecris-moi vite pour me renvoyer le baiser que je te
 « donne.

« Ta petite femme qui t'aime,

« LOUISE. »

Oh! la chère lettre dont les baisers de Moiraud avait pâli l'écriture! Qu'importait au soldat la prison dont l'isolement trouvait son cœur ensoleillé par l'ineffable vision d'un petit enfant au sein de l'aimée!... Que lui était la torture des interminables pauses le long d'un mur, la face cinglée par la bise aigre, les doigts mordus de gel sur l'acier râpeux du fusil, quand tout exultait dans son cœur d'homme, en son âme de père et d'époux? L'amante était la femme depuis qu'elle était mère!...

Stoïque, il acceptait la misère présente, perdu en le mirage de l'avenir promis. Comme il l'aimait sa Louissette, si vaillante, si crâne dans sa pauvreté! Et les larmes lui mouillaient les yeux à l'évocation des quatre écus de la tire-lire...

Là, pourtant, était la plaie douloureuse de l'homme : ne rien pouvoir pour sa femme et son enfant. Il eût été si fier de gagner leur pain, de les ouater de bien-être. Il savait ce que peut être un

salaires d'ouvrière, quelque brave et laborieuse que fût Louise, et une angoisse lui serrait le cœur en songeant combien la pauvre aurait à pâtir ! Et frémissant, il crispait sur son arme ses mains impuissantes ; sa rage s'usait, en manœuvrant, à se meurtrir la chair des épaules ; le gradé qui commandait restait abasourdi de ce zèle inusité.

De l'argent, gagner de l'argent ! Il eût vendu sa chair pour cet or maudit, impossible !... Et toute sa volonté se butait à cet infranchissable impasse : soldat, il était soldat...

Mais il chassait cette obsession cruelle pour n'écouter que le cri glorieux qui montait de ses entrailles, dans son orgueil de père.

IV

La punition subie, Moiraud reprit son service à la compagnie. Bien vite il comprit combien sa situation était devenue difficile ; une méfiance perpétuelle des gradés le harcelait, il était classé : *forte tête*.

Le soldat connut alors l'aridité de la lutte contre les opinions préconçues ; en vain redoubla-t-il de zèle et de soumission, il n'arrivait qu'à éviter des punitions nouvelles, mais il se sentait toujours suspect.

Seul, le lieutenant de Hauteberge lui gardait sa bienveillance première. A son retour, il avait été peiné d'apprendre la prison de Moiraud et avait jugé le châtement sévère. Il avait foi en la physionomie franche de ce garçon et ses excuses auraient trouvé en lui un enquêteur attentif. Il ne pouvait, enfin, se résoudre à juger mauvais ce soldat primesautier de nature, plein d'entrain, énergique à la manœuvre, martial d'attitude. Durant les marches militaires, il aimait à faire causer Moiraud qui, alors, se détendait un peu, ragaillardé par la sympathie communicative de son officier. Et Moiraud éprouvait un plaisir, au cours de ces causeries, à épier la grimace de Vorreux vexé horriblement par la familiarité condescendante que témoignait l'officier à cette *forte tête*.

Mais le capitaine était plus revêche à revenir de ses préventions et *tenait* le troupier à l'œil.

Le printemps fleuronna les tendres verdure des bourgeons au squelette noirci des branches et les manœuvres extérieures commencèrent. Moiraud, après les fastidieuses séances du champ de Mars, aima ces galopées à travers la libre nature. Il se grisa, en prisonnier des villes, des saines senteurs de la terre en travail, de l'éclosion ardente des germes, de l'azur frais du ciel, des tiédeurs du bon soleil. La sève de jeunesse des choses chauffait ses moelles et dilatait son cœur.

La compagnie avait pris les avant-postes. Placé en sentinelle perdue, au débouché d'un sentier fuyant dans les bois, le soldat s'oubliait en de vagues songeries qui l'emportaient au delà de l'horizon, par le libre espace, jusqu'à cette fenêtre derrière laquelle le profil de Louise semblait lui sourire. La fécondité de l'aimée, épanouie avec la germination universelle, l'attendrissait; il voyait l'enfant attendu, pousser comme la forte graine qui allait crever la terre.

Une sonnerie lointaine éparpilla ses notes grêles dans le frissonnement vernal; Moiraud resta immobile, son rêve ne l'entendait pas.

Les minutes s'accumulèrent. Soudain, le soldat s'étonna de la longueur de sa faction. Inquiet, il n'osait désertier son poste, quand il vit le crépuscule obscurcir le ciel. Il se décida, enfin, rétrograda vers l'emplacement du petit poste et le trouva abandonné.

La compagnie était partie.

Il se hâta vers la caserne. Après tout, il n'était pas fautif; on l'avait oublié. Cependant, une anxiété le talonnait.

Il va, il court, la nuit est tombée lorsqu'il arrive.

Devant la grille se promenait Vorreux.

Il arrête l'homme.

— Ah! vous voilà! On vous a porté manquant. Vous avez huit jours d'ours.

— Mais...

— Pas d'observations, bougre de raisonneur; c'est l'ordre du capitaine.

Le tambour rappela aux punis.

— Et leste, reprit le sergent, allez poser votre fourniment et prendre la tenue de *bal*.

— Je n'ai pas mangé...

— Tant pis pour vous, fallait être là à l'heure, Dépêchez-vous si vous ne voulez pas être allongé pour retard à l'appel.

— Bah ! pensa Moiraud, une mauvaise nuit est tôt passée et je serrerai d'un trou ma ceinture. Demain je m'expliquerai avec le capitaine.

Mais l'officier accueillit le récit du soldat d'un sourire incrédule. Que diable ! le clairon avait sonné assez fort ; les autres sentinelles avaient bien entendu. Non, ça ne prenait pas, surtout d'une *pratique* comme Moiraud ; il était resté en arrière, sans doute pour boire.

Le soldat protesta.

— Si, si, affirma le capitaine ; le sergent a remarqué d'ailleurs, à votre rentrée, que vous étiez congestionné...

— C'est que j'avais couru...

— Mon garçon, je ne vous crois pas. Vous êtes un malin, je sais, vous avez toujours un tas de prétextes à votre service ; on ne vous prend jamais sans vert. Le malheur pour vous c'est qu'on vous connaît. Je ne coupe pas dans le pont ; encore heureux que je ne vous punisse pas pour ivresse.

— Mais, mon capitaine, je n'ai pas le sou, comment ferais-je pour boire ?

— Suffit ! Je n'insiste pas sur ce point ; je ne retiens que votre retard. Vous ferez votre punition.

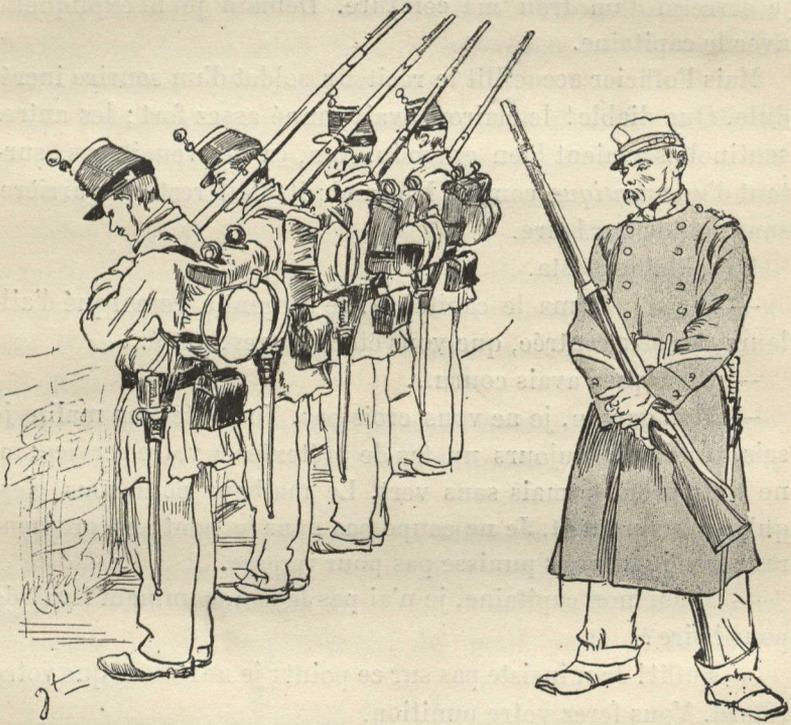
Du coup, le découragement s'empara de Moiraud, la stérilité de ses mois d'efforts l'accablait. Il se négligea et les punitions grêlèrent dru sur lui.

Hauteberge avait plaidé la cause du soldat, mais s'était heurté à la conviction enracinée du capitaine. Il s'efforça au moins de reconforter l'homme et n'y parvint que par éclaircies.

Sous les ordres directs du lieutenant, Moiraud se montrait le troupiier fini qu'il promettait d'être à ses débuts, mais, hors de la présence de l'officier, il se relâchait malgré lui.

L'époque de la délivrance de Louise approchait ; la joie pri-

mitive du père sombrait dans les anxiétés de l'amant. Il s'effrayait des souffrances de la mère, de son isolement à cette heure redoutable ; il craignait aussi qu'elle ne lui cachât son dénuement, malgré les assurances contenues dans ses lettres, par une délicatesse, pour qu'il ne se tourmentât pas, puisqu'il ne pouvait rien pour elle.



Ces angoisses opprimaient son cœur qui n'avait pas même, pour s'épancher, un cœur ami. Alors il comprit combien il était effroyablement seul. L'idée de désertion le hanta ; mais où trouver l'argent pour fuir, pour vivre, pour appeler l' Aimée ?

Sa nature loyale se révolta contre cette tentation ; il n'apporterait pas à sa femme un nom déshonoré.

Et ces luttes détraquaient le sens moral du pauvre impuis-
sant.

V

Dans le bureau du sergent-major, contigu à la chambre du sous-officier, Hauteberge, seul, vérifiait la comptabilité du cahier d'ordinaire.

La porte de la chambre grinça doucement, se referma d'un bruit étouffé et un pas furtif frôla le parquet.

L'officier n'y prenait garde, absorbé par son travail. Il releva la tête pour réfléchir et, fortuitement, son regard heurta un miroir à barbe accroché au mur.

Ce miroir reflétait la pièce voisine. Hauteberge y voyait Moiraud, la main sur le bouton du tiroir en lequel le sergent-major enfermait ses fonds.

L'homme tira ; la serrure tint bon. Alors, il recula, tira son couteau, engagea la lame dans la fente, pour une pesée.

Le lieutenant s'était levé. Le coupable ne l'entendit pas approcher ; son cœur battait trop fort et l'afflux du sang bourdonnait en ses oreilles :

Une main s'abattit sur son épaule et ces mots tonnèrent derrière lui :

— Malheureux ! que faites-vous ?

L'homme sursauta, se détourna, farouche, puis d'une voix àpre, jeta comme un défi :

— Je viens voler.

Hauteberge eut un recul, mais sa répulsion cédait à sa stupeur ; il ne pouvait croire que cet homme fût un voleur. Il présentait un drame obscur ; il dévisagea Moiraud et sa sévérité se fondit en pitié.

L'homme était livide, des larmes de sueur suintaient, lourdes, à son front, ses jambes flageolaient.

Soudain le cœur du soldat creva et ses sanglots balbutièrent :

— Ah ! mon lieutenant, si vous saviez !...

— Dites !

Le malheureux secoua le front, il ne pouvait parler. D'un

geste saccadé il fouilla ses poches, ne trouvant pas ; enfin il en sortit une lettre qu'il tendit.

L'officier la parcourut. Louise annonçait à Jean la naissance d'un fils.

Hauteberge ne comprenait point encore, mais déjà était touché.

— Expliquez-vous?... Confiez-vous à moi, mon ami.

Le soldat parvint à raconter son idylle, la séparation, la maternité de Louise.

— Je voulais voir mon fils ! acheva-t-il, relevant son front jusqu'alors courbé, qui resplendissait baptisé d'orgueil paternel.

— Et ?...

— Je n'ai pas d'argent !...

— Pourquoi ne m'as-tu pas tout dit, ne t'es-tu pas adressé à moi ? Tu n'as donc pas confiance en ton officier ? Tu me connais cependant.

— J'y ai bien pensé. Mais nous voici vers la fin du mois, j'ai eu peur que vous ne puissiez pas.

— Je ne suis, en effet, pas trop riche. Voyons, combien te faut-il pour aller et revenir ?

— Une vingtaine de francs.

— Tiens, les voici, je te les prête. Maintenant, prends cet autre louis, c'est mon cadeau à ton enfant. Rengaine ton couteau, tout ceci reste entre nous. Quant à ta permission, je m'en charge.

Moiraud joignit les mains, sans parole. Il ne sut trouver à l'adresse de son officier qu'un regard, mais quel regard !

Hauteberge courut chez le capitaine.

— Qu'avez-vous, mon ami ! dit Mersant en introduisant son subordonné ; vous êtes rouge comme un coq, tout essoufflé ; qu'arrive-t-il donc ?

— Mon capitaine, c'est Moiraud...

— Ah ! ah !... Qu'a-t-il encore fait, ce bougre-là ?

— Mon capitaine, vous avez sur cet homme une opinion fautive. Je viens vous demander pour lui une permission de huit jours. Vous la lui accorderez quand vous m'aurez entendu.

— Hein ?

Le lieutenant, d'une haleine, raconta l'idylle du soldat : il se tut sur la tentative désespérée qu'il avait eu le bonheur d'arrêter, et acheva :

— Il est venu à moi, il a eu confiance en moi ; je lui ai promis d'obtenir cette faveur de votre bonté. Me désavouerez-vous, mon capitaine ?

— Que le diable vous patafole, mon cher ! Vous me mettez l'épée sur la gorge. Enfin, puisque vous avez promis...

La brusquerie du capitaine dissimulait mal une émotion. Comme Hauteberge le remerciait et prenait congé, sur le seuil, Mersant l'arrêta :

— Et de l'argent, en a-t-il, le pauvre diable ?

— Je lui en ai avancé un peu.

— Ajoutez-y ça, grogna-t-il en insérant dix francs dans la poignée de main qu'il donnait à l'officier.

Et, pour couper court, il ferma brusquement la porte.

VI

Meurtric, en son lit de douleur, Louise couvait d'un pâle sourire le petit glouton qui, à son sein, buvait la vie. Sa pensée flottante, encore prostrée des déchirements de la maternité, errait par la chambre, tentait de franchir la fenêtre et, trop vacillante pour dépasser l'horizon, s'éperdait dans l'espace.

Soudain, elle tressaillit. Des allées et venues de l'escalier, un bruit se dégageait, bruit déjà connu mais si lointain dans sa mémoire qu'elle n'en pouvait évoquer la nature. Cependant il montait, approchait, s'arrêtait au palier.

La porte s'ouvrit ; sa baie encadra une silhouette de soldat ; Louise jeta un faible cri de peur, mais une voix — qu'elle reconnaissait, celle-ci — la ressuscita.

Jean ! son Jean ! Il était venu, il était près d'elle ! A genoux, le front couché près du sien, il sanglotait de bonheur.

— Louise ! ma Louise ! ma femme chérie !

— Mon Jean !...

Il contempla l'enfant.

— Et notre roi ! Est-il beau ! Il te ressemble.

— Non, à toi.

Et ils s'embrassaient, embrassaient l'enfant, confondaient sur ses joues roses leurs baisers et leur amour !

La présence de Jean hâta la convalescence de Louise. Elle put se lever pour le baptême du petit. Moiraud, par une délicatesse de cœur, lui donna le nom de son lieutenant, dans un parrainage de reconnaissance.

Le petit Georges baptisé, il fallut partir. Les huit jours s'étaient envolés en une ininterrompue félicité. L'argent apporté par le père avait suffi aux premiers besoins ; Louise, rétablie, allait se remettre à l'ouvrage.

Les adieux furent tristes, mais résignés. L'homme de sa paternité emportait une force nouvelle ; la femme gardait en elle une inaltérable foi. La séparation leur restait une souffrance ; elle n'était plus un danger.

VII

Le régiment partit pour les manœuvres d'automne ; la vie fut dure à Moiraud ; sa poche vide ne lui permettait pas de se payer des douceurs : il était trop fier pour accepter ce qu'il ne pouvait rendre, de la part des réservistes arrivés au corps, le gousset garni. Moiraud se contentait des allocations réglementaires, heureux du *quart* de vin que le capitaine octroyait, les jours de grosse fatigue, sur le *boni*.

Après une longue marche, le bataillon fut désigné pour les avant-postes ; la compagnie de Moiraud fournit le réseau avancé ; le premier peloton composa la grand'garde.

Les officiers firent installer les cuisines, préparer la soupe des petits postes auxquels elle fut portée de la grand'garde. Eux-mêmes dînèrent, en plein champ, d'œufs durs et de conserves.

Moiraud, qui surveillait le feu de bivouac, vit Hauteberge s'écarter un peu, puis revenir, la figure décomposée.

— Qu'avez-vous, mon lieutenant ?

— Ces sales conserves m'ont empoisonné, je suis malade à rendre l'âme.

— Tenez, mon lieutenant, buvez un coup, ça vous ravigotera.

— Mais c'est votre ration d'eau-de-vie ?

— Buvez sans regret ; je ne prends jamais d'alcool, assura Moiraud dont la gourmandise rarement contentée se faisait fête de cette goutte, si réconfortante par les nuits blanches, à la belle étoile.

L'officier accepta, remercia le soldat, puis, assommé par les douleurs de tête qui accompagnaient son indigestion, se roula dans son manteau et s'étendit sur le sol.

La nuit s'assombrissait ; de lourds nuages s'amoncelaient en masses menaçantes ; un vent frais frissonna dans les branches.

— Nous allons avoir de l'eau, prononça un homme. Mince de bouillon ! Ousqu'est le parapluie de l'escouade ?

Moiraud entendit et pensa au lieutenant malade.

Sans mot dire, il détacha de son sac la pelle-bêche portative. Hauteberge reposait sur un terrain légèrement en pente. Au-dessus de sa tête, le trouper creusa une rigole et en releva les terres ; il la prolongea de deux branches évasées jusqu'au delà des pieds de l'officier.

Comme il terminait son ouvrage, les premières gouttes tombèrent. Il courut à une vigne voisine, arracha quatre échalas, les planta aux côtés du lieutenant, puis il ôta sa capote, la fixa sur les bâtons de façon à protéger le dormeur.

Au petit jour, Hauteberge s'éveilla. La pluie fine noyait la campagne ; il s'étonna de n'être pas mouillé ; alors, il aperçut le fossé qui l'isolait de la boue, la capote qui le garantissait de l'eau et, à quelques pas, Moiraud, impassible, recevant la pluie sur les épaules.

Il vint lui rendre son effet et lui tendit la main.

Le lieutenant ne prononça pas une parole, mais à la chaleur de son étreinte, Moiraud sentit que sa dette était payée.

Au retour des manœuvres, la classe fut libérée. Hauteberge vint à Moiraud :

— Mon ordonnance part ; veux-tu être mon soldat ?

L'homme leva sur lui un regard dont la reconnaissance était la réponse.

Dès lors, l'existence fut douce à Moiraud ; il était heureux de vivre dans l'atmosphère de ce chef qu'il aimait, auquel il vouait un dévouement de chien. Il déployait un zèle minutieux à son ouvrage, mettait son amour-propre à ce que son officier fût le plus brillant. Jamais un vêtement n'avait une tache, les boutons étaient toujours solides, le sabre superbement fourbi.



A la fin du premier mois, Hauteberge remit dix francs au soldat.

Celui-ci refusa :

— Non, mon lieutenant, je vous les dois et ceux du mois prochain encore.

— Orgueilleux, répliqua l'autre, tu tiens donc bien à ne rien me devoir ? Si j'étais comme toi, comment ferais-je, moi qui peut-être te dois la vie ? Allons, prends donc !

— Je vous en prie, mon lieutenant, je tiens à vous rendre cet argent.

— Tu n'as pas volé ton nom de *forte tête*, mais je suis têtue aussi. Hé bien ! je donne l'argent que tu me dois au petit Georges. Ça te cloue le bec ; j'en ai bien le droit, puisque tu l'as fait mon filleul... Tu croyais que je ne le savais pas ; mais je sais tout, moi.

A dater de ce jour, religieusement, tous les premiers du mois, un mandat de dix francs partit pour Paris. Enfin, l'homme venait en aide à sa famille. Jamais argent ne l'avait rendu si heureux !

Maintenant, à la caserne, Moiraud était respecté des hommes et ménagé par les gradés ; chacun savait que le lieutenant ne laisserait pas toucher à son soldat sans raison sérieuse et que, même dans ce cas, il n'accepterait pas le dire du punisseur sans contrôle. D'ailleurs, Vorreux avait été libéré, malgré sa demande de rengagement. Hauteberge n'était pas étranger à son rejet.

Tout allait trop bien ; dans la sérénité du ciel un orage menaçait Moiraud.

Il venait d'entrer à la chambrée, lorsqu'un camarade lui cria :

— Ben, mon vieux, il va falloir rappliquer dans les rangs, comme nous autres.

— Pourquoi ?

— Y demande pourquoi ? Tu sais donc pas ? Ton officier passe capiston et y s'en va.

Moiraud resta assommé. Sans Hauteberge, le régiment lui redevenait le baignoire de jadis.

Le soir, comme il rentrait, le cœur gros, dans le logement du nouveau capitaine, celui-ci lui dit gaiement :

— Je suis nommé capitaine.

— Je sais, mon lieutenant.

— Mais tu ne sais pas où ? Devine !... A Paris !

Paris ! ce nom évoqua le bonheur au cerveau du soldat ; Paris ! son paradis perdu !

Il prit son grand courage pour dire :

— Si ça ne vous dérange pas trop et si vous passez par là, ça fera plaisir à ma Louise de vous voir et vous me donneriez de ses nouvelles et de celles du petit, si vous aviez le temps.

— Mais je compte sur toi pour m'y conduire.

— Comment?

— Ah ça! grosse bête, tu ne comprends donc pas que je t'emmène.

Moiraud chancela, puis il sauta sur les mains de Hauteberge, les écrasa dans sa poigne.

— Mais tu me fais mal, cria l'officier en riant.

Le soldat le lâcha, confus.

— Oh! pardon, mon lieute..., mon capitaine.

— C'est bon! c'est bon! Tiens, voilà cent sous pour faire tes adieux à la chambrée.

— Ah! ceux-ci, je les dépense! s'exclama joyeusement Moiraud.

Dès l'arrivée à Paris, Hauteberge s'enquit de Louise, de ses antécédents, de sa conduite. Enfin, il dit à son ordonnance :

— Mène-moi voir mon filleul.

Lorsqu'il eut essuyé les remerciements de la mère et caressé l'enfant, il déclara :

— Mes amis, je me marie; pourquoi ne feriez-vous pas comme moi?

— Mais j'épouserai Louise dès que je serai libéré; croyez-vous, mon capitaine, que je sois homme à manquer à mon devoir?

— Tu l'épouseras plus tôt; tu n'as qu'à demander ton autorisation de mariage; je sais qu'elle te sera accordée.

— C'est encore vous...

— Oui, c'est moi et tu me payeras de ma peine en me permettant d'être ton témoin... Ce n'est pas tout; je me marie, t'ai-je dit; ta femme voudra-t-elle servir la mienne comme tu me sers?

— Oh! monsieur, dit Louise, vous êtes le bon Dieu!

Georges de Lys.



Bohême

Sur les chemins si tu veux,
Tous les deux
Comme de parfaits bohêmes,
En loques et les pieds nus,
Inconnus
Nous chanterons mes poèmes ?

Nous nous enfuierons sans bruit,
A minuit,
Quand brillera notre étoile,
Emportant sur notre dos
Deux manteaux
Roulés dans un sac de toile.

Dans le secret j'aurai mis
Nos amis ;
Afin que sous leur fenêtre
Un beau soir si nous disons
Nos chansons
Ils puissent nous reconnaître,

Et faire pleuvoir sur nous
Plus de sous
Qu'ils n'en donnent d'ordinaire
A chacun des miséreux
Qui vers eux
Traignent leur plainte vulgaire.

Sur tes cheveux très épais
Tu n'aurais
Qu'un mince fichu de laine ;
Au bas de tes mollets nus
Et menus
Ta robe viendrait à peine.

Pour moi, j'aurais un bérêt
Déterré
Chez un marchand de guenilles,
Et mon pantalon serait
Trop parfait
S'il me couvrirait les chevilles.

En guise de paletot,
Un tricot
Privé d'une de ses manches
Malgré tout m'abriterait
Et viendrait
Me ballotter sur les hanches.

Ce serait de l'absolu
Superflu
Pour nous deux qu'une chemise ;
Mais nous irions hautains, moi
Comme un roi
Et toi comme une marquise.

A l'exemple des oiseaux,
Aux ruisseaux
En passant nous irions boire
Et nous dirions aux buissons
Les chansons
De tout notre répertoire.

Nous serions amis des fleurs,
Cachant leurs
Tiges frêles sous les haies,
Et comme à des écoliers
Les halliers
Nous présenteraient leurs baies.

Puis nous compterions les nids
Tous garnis
De mousses vertes ou grises,
Et qui sont pour les oiseaux
Des berceaux
Qu'au soir agitent les brises.

La nuit, nous irions prier
Un fermier
De nous loger dans ses granges,
Où bien cachés, dans un coin,
Sous le foin
Nous ferions des rêves d'anges.

Et comme les troubadours
Des vieux jours,
Pour le payer, à notre hôte
Nous déclamerions des vers
Beaux et fiers,
L'air noble et la tête haute.

C'est ainsi que bienheureux
Amoureux,
Nous marcherions par le monde,
Pareils aux feuilles des bois
Qui sans lois
Courent partout dans leur ronde.

1899.

René Dion.



Frontispice de Raoul Barré.

Madame Lefebvre, femme de notre administrateur, à Québec, M. J.-A. Lefebvre, est arrivée à Paris où elle séjournera pendant quelques mois.

Madame Lefebvre est descendue chez son frère, M. Achille Steens, directeur de la *Revue des Deux Frances*.

*
**

Notre ami, M. Edouard Richard, ancien député, est revenu à Paris pour quelques années, croyons-nous. Il va continuer à faire des recherches historiques pour le compte du gouvernement canadien.

Bienvenue à l'historien de l'Acadie qui ne manquera pas de continuer son travail de rapprochement entre les *Deux Frances*.

*
**

Canadiens et Américains inscrits aux bureaux de la *Revue des Deux Frances*, en mai :

M. H.-B. Rainville, Montréal ; Grand-Hôtel.

M. A. Bonnin, Montréal ; 94, boulevard Raspail.

Mme A. Bonnin, Montréal ; 94, boulevard Raspail.

M. J. Davidson, Toronto ; Hôtel Continental.

Mme J. Davidson, Toronto ; Hôtel Continental.

M. E.-A. Beer, Chicago ; Hôtel Moderne.

M. J.-W. Sims, New-York; Hôtel Moderne.

M. W. Cannon, Boston; Hôtel Binda.

M. Ed. Cannon, Boston; Hôtel Binda.

L'Abbé J. C. Roy, Québec; Couvent des Carmes.

Le Dr P.-H. Bédard, Québec; 3, rue Casimir-Delavigne.

M. P. Hébert, Montréal; 8, place Denfert-Rochereau.

M. Edouard Richard, Ottawa; Hôtel des Balcons,

M. Charles Bergevin, Québec; Hôtel des Balcons.

*
**

A partir du 1^{er} de ce mois, le Dr Edouard Plamondon, devient médecin en chef de la clinique du célèbre professeur Charles Abadie.

Au Congrès Ophthalmologique tenu au commencement de mai, et où étaient réunis des médecins de tous les pays d'Europe, le Dr Pflugger, de Berne, venait de faire part d'une découverte, quand le professeur Abadie se leva pour dire au Congrès qu'un de ses élèves, le docteur canadien Edouard Plamondon avait déjà découvert la même chose, il y a quelques mois, après de laborieuses recherches.

Inutile d'insister sur ce fait tout à l'honneur du jeune oculiste qui devient, d'ailleurs, à la tête d'une des premières cliniques de Paris.

Nos meilleures félicitations.

*
**

Le Dr J.-O. Chênevert, de Biddeford (Maine, E.-U.), vient de finir un stage de deux mois à l'Hôpital Necker où il a suivi les cliniques traitant les maladies des voies urinaires. Actuellement il suit, à la Faculté de Médecine de Paris, les cours de médecine opératoire.

Nous pouvons affirmer que le Dr Chênevert connaît mieux les hôpitaux que les théâtres de Paris.

*
**

Le Dr P. H. Bédard, de Québec, tout en faisant de la médecine générale, est venu pour étudier, d'une façon toute spéciale, les maladies de la peau. Il sera, à Québec, le seul médecin spécialiste s'occupant de ces maladies.

*
**

M. Charles Bergevin, après cinq mois de séjour à Paris et dans le Midi de la France, est en route pour Québec où il arrivera vers le 10 de juin.

R. B.

*
**

Nos excellents confrères de la presse canadienne de Montréal continuent la publication, en première page, de choses intéressant les cambrieurs et les boxeurs. Il est regrettable que les intellectuels canadiens soient satisfaits de cette manière de faire des journaux que dédaigneraient même les cochers de Paris.

Nos confrères ne publient plus des mains d'assassins « grandeur naturelle », mais les amateurs n'y perdent pas ; ils ont, comme compensation, la photographie, « grandeur nature » des revolvers et des couteaux servant à détruire ou à dépécer l'espèce humaine.

Et, il paraît que tout le monde est content !

Il doit, pourtant, y en avoir quelques-uns d'un peu plus difficiles ?

La *Revue des Deux Frances*, qui aime les choses gaies, reparlera de ces amusants sujets.



ERRATA

Par suite de difficultés à déchiffrer certains passages du manuscrit, quelques substitutions ont été faites par erreur dans la pièce de M. Marfond, *Moncalm*, paru dans notre dernier numéro.

Nous nous empressons de les rectifier.

Vers 15, au lieu de :

Et qu'à ton souvenir un instant attaché,
« J'oublie le Canada de nouveau arraché : »

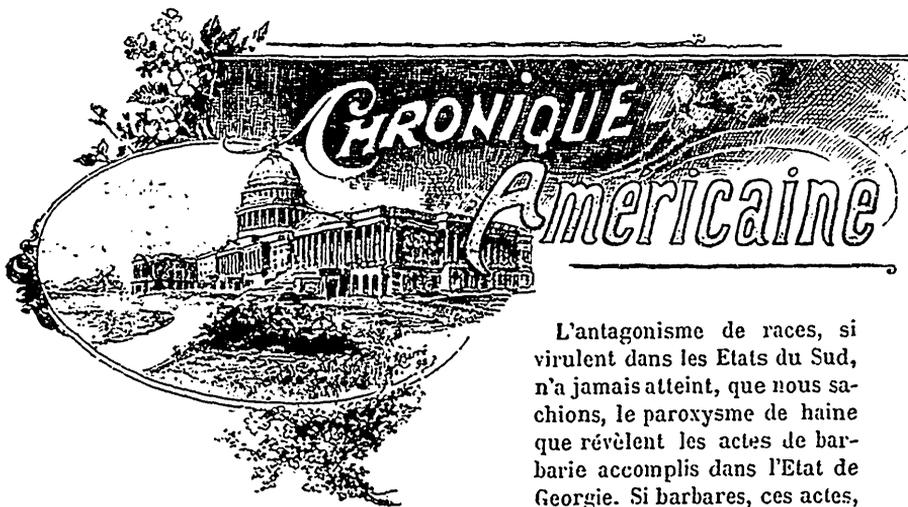
Lire :

Et qu'en ton souvenir un instant confondu
J'oublie à nos destins le Canada perdu.

Vers 47, au lieu de : Le même sacrifice, lire : Sous les mêmes auspices.

Vers 139, au lieu de : A la sottise, à la longueur, lire : A la sottise, à la langueur.

Vers 105, au lieu de : Déborde les savanes, lire : Féconde les savanes.



Frontispice de Raoul Barré.

L'antagonisme de races, si virulent dans les Etats du Sud, n'a jamais atteint, que nous sachions, le paroxysme de haine que révèlent les actes de barbarie accomplis dans l'Etat de Georgie. Si barbares, ces actes, que l'atrocité du crime disparaît presque devant la férocité

de la vengeance.

Le crime, d'abord : Le père de famille, un « farmer », rude travailleur de la glèbe, est assis à la table du souper, entouré de sa femme et de ses enfants. Tout à coup, il tombe le crâne fendu par un coup de hache porté par un assassin qui s'est glissé sans bruit derrière lui. La mère est saisie à la gorge, renversée sur le plancher, outragée.

Cette scène d'horreur s'est passée, il y a une dizaine de jours, dans une ferme, près de Palmetto, à quelques kilomètres de Newnan, à une heure d'Atlanta. Ses victimes sont Alfred Cranford et sa femme. L'assassin, Sam Hose, un nègre, avait pu échapper depuis son crime à toutes les recherches, quand il fut arrêté samedi dernier, près de Macon, par les frères Jones, sur la ferme desquels il s'était réfugié. Ceux-ci l'amenèrent en chemin de fer à Newnan, avec l'intention de le remettre entre les mains du sheriff. La nouvelle de l'arrestation se répandit avec rapidité et une foule énorme, se portant sur la prison, s'empara du prisonnier. Sur la place publique, l'ancien gouverneur de la Georgie, Atkinson et d'honorables citoyens firent de vains efforts pour persuader à la foule de réintégrer le criminel dans la prison. A toutes leurs objurgations répondirent les cris de : « A Palmetto ! brûlons-le ! » Et il fut entraîné à Palmetto par une multitude furieuse évaluée à 1.500 personnes.

Elle ne tarda pas à rencontrer un arbre où fut adossé le nègre. Requis de confesser son crime : « Je suis Sam Hose, dit-il, j'ai tué Alfred Cranford, mais j'ai été payé pour cela. Lige Strickland, le nègre *preacher* de Palmetto, m'a donné vingt dollars pour le tuer. Quant à Mme Cranford, je ne l'ai pas outragée, un autre est le coupable, laissez-moi le temps de le découvrir ».

A ces mots, on se jette sur lui, on déchire ses vêtements, on l'attache à l'arbre avec une lourde chaîne. A la vue des couteaux, il pousse un hurlement qu'on entend à un mille. Une oreille tombe, puis l'autre, un à un ses doigts sont coupés, une dernière mutilation enfin : et un bidon de

pétrole est versé sur sa tête et sur son corps ruisselants de sang. Le bûcher est allumé, les flammes, la fumée enveloppent un corps qui se tord, qui pétille et qui hurle. La mort n'apaise pas la rage des bourreaux, chacun veut un morceau de la carcasse du nègre ; quand il n'en reste rien, on brise la chaîne, et les anneaux sont emportés comme souvenirs, puis des morceaux de l'arbre, des tisons, des cendres. Un marché s'établit où le cours d'un petit os est de 25 sous et où l'on débite le morceau de foie rôti à 10 sous. Qui sait si l'on en n'a pas mangé ?

En désignant Lige Strickland, le prêcheur nègre, comme l'instigateur de son crime, Sam Hose avait prononcé son arrêt de mort. Dans la nuit qui suivit le supplice, quinze hommes envahirent la plantation du major Thomas, ancien sénateur de la Georgie, où le *preacher* était employé et s'emparèrent de lui malgré les supplications de sa femme et de ses cinq enfants. Le major Thomas eut beau répondre de son innocence, certifier que depuis qu'il était à son service il n'avait jamais possédé vingt dollars, attester qu'il était incapable de complicité dans un crime, l'infortuné *preacher* fut pendu, après qu'on lui eut coupé les oreilles et un petit doigt. Sur sa poitrine, à même la peau, on piqua une pancarte avec cette inscription : « Gare à vous tous, nègres. Nous vous traiterons de la même façon. Nous devons protéger nos femmes ».

C'est pour protéger les femmes blanches que le lynchage est pratiqué. Jusqu'ici, sauf quelques rares exceptions, les justiciers s'étaient contentés de pendre les criminels sans les torturer ; ils se divertissaient dans la plupart des cas à compléter la pendaison par un tir à la cible. C'était déjà odieux très suffisamment. Ce sont maintenant des actes de sauvagerie comparables aux jeux sanglants de la *Danse du soleil* célébrés en pleine exposition de Chicago, il n'y a pas six ans. Si ce n'est pas au moyen de tels spectacles qu'on civilise les blancs, ce n'est pas par les supplices qu'on arrivera jamais à moraliser les nègres.

Des horreurs de la Georgie le peuple américain a heureusement tiré une leçon ; il est rentré en lui-même, il a fait son examen de conscience. Il a reconnu enfin que depuis l'abolition de l'esclavage il n'avait rien fait, ou presque rien, pour l'éducation de la race nègre, qu'il méprisait comme incivilisable. A son jugement, elle ne pouvait produire que des bêtes de somme ou des troupes d'électeurs, également indignes d'éducation. La menace du revolver et la loi de Lynch devaient suffire à la brute ; quant à l'électeur, ni vu ni connu après le vote. Heureuse ingratitude, dont pour son malheur n'a pas joui cet électeur nègre trop influent, bombardé *post-master* et massacré comme tel avec toute sa famille l'automne dernier, dans je ne sais plus quelle Caroline. On juge en ce moment les coupables, qui prouveront probablement que c'est le nègre qui a commencé.

Et voilà que l'énormité de la vengeance, l'excès de l'injustice ramènent le peuple américain au sentiment de ses devoirs envers une race avilie par lui dans l'esclavage, méconnue et opprimée par lui dans la liberté. Il confesse enfin son erreur d'avoir fait du nègre un citoyen, en lui refusant la dignité d'homme. Entre autres faits qui lui ont ouvert les yeux, il faut citer d'abord la bravoure du régiment de nègres, le 24^e et le 25^e d'infanterie, le 9^e et le 10^e de cavalerie, qui ont sauvé ces héros américains de

désastres dans les journées d'El Caney et de San-Juan ; il faut citer ensuite et surtout l'œuvre de civilisation accomplie par cet ancien esclave, ce nègre de génie qui a nom Booker Washington. Car il faut en vérité du génie pour des bas-fonds de l'esclavage s'élever jusqu'à devenir le type du perfectionnement de sa race par l'éducation et jusqu'à en être proclamé l'éducateur et le chef. De cet admirable institut qu'il a fondé, il y a bientôt vingt ans, à Tuskegee, dans l'Alabama, il est sorti toute une génération qui fait parfaitement comprendre pourquoi les maîtres interdisaient toute instruction à leurs esclaves. L'instruction de Tuskegee fait du nègre l'égal du blanc élevé dans les meilleures écoles professionnelles des Etats-Unis, et l'éducation qu'il y reçoit le civilise, le moralise à tel point que Booker Washington a pu dire ces jours-ci, à propos du crime de San Hose : « C'est un fait consolant à noter que, des milliers d'hommes de notre race qui ont été élevés à Tuskegee ou dans nos autres écoles, il ne s'en soit pas rencontré un seul qui ait été reconnu coupable d'avoir outragé une femme. La seule manière de prévenir de tels crimes et d'aussi barbares représailles, est l'éducation de toute la race africaine, éducation qui doit atteindre la tête et la main et pénétrer jusqu'au cœur ».

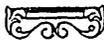
La presse américain semble n'avoir qu'une plume, tellement elle est unanime sur ce point. Il n'y a pas, dit-elle en résumé, de solution immédiate de la question de la race nègre dans le Sud. Il n'y a qu'une solution, l'éducation. L'éducation suffira à transformer le nègre du Sud en un être humain. Aussi longtemps que nous le laisserons aux instincts de la brute, il se conduira comme une brute, et les horreurs du lynchage de la Georgie se renouveleront. L'acte de la foule du Sud est horrible et inexcusable. Il est de nature à convertir en brutes et à démoraliser tous les gens de notre pays. Le seul remède est d'appivoiser le nègre en l'éduquant. Il est de toute nécessité que cela se fasse. Booker Washington a entrepris la tâche sur une petite échelle. C'est l'affaire de chacun des Etats du Sud et de la nation d'achever son œuvre sur une large échelle. C'est le devoir de ce pays, aussitôt que possible, d'agir à tout prix. C'est une dette que le blanc a contractée envers la race qu'il a tenue en esclavage, et il n'y aura pas de paix entre les deux races tant que cette dette ne sera pas acquittée.

*
* *

Les élections dans le Rhode Island, E. U. viennent de porter à la Législature de l'Etat, six Canadiens-Français. Ce sont : MM. Joseph Bouvier et J. C. Leblanc, républicains, de Woonsocket ; le Dr L. L. Mailhot, républicain, de Lincoln ; M. E. P. Ponton, républicain, de Central Falls ; le Dr Charles E. Chagnon, républicain, de Warwick, et le Dr Baudry, démocrate, de Pawtucket.

Nos félicitations aux nouveaux élus et nous espérons que, dans la haute mission qui leur échoie, ils n'oublieront pas qu'ils appartiennent à la grande famille française.

A. B.



GENS DE L'ANCIEN RÉGIME

Dans tous les temps, dans toute société organisée, on a vu surgir, se succéder une race d'hommes nés satellites, destinés par leur fortune, leur naissance ou leur caractère, à graviter autour des grands et des riches, propres à suivre, à obéir, comme d'autres sont aptes à précéder, à commander; insinuants et habiles dans le détail des choses, fidèles au patron que le hasard leur a donné ou qu'ils ont choisi comme un paratonnerre contre les surprises de la vie, parfois conseillers excellents et inspirateurs des grandes résolutions, mais contents de demeurer dans la pénombre et désireux de ne pas remplir les rôles éclatants sur la scène du monde. Ils n'ont pas la foi en eux-mêmes, ils n'ont pas la volonté, faculté souveraine qui remplace et souvent annihile toutes les autres; mais certain penchant vers l'épicurisme, quelque nonchalance dans l'âme, l'instinct du bonheur qu'ils savent ne pas devoir rencontrer dans le fracas de la lutte, un scepticisme doux, le scepticisme de Cinéas essayant de dissuader Pyrrhus de conquérir l'univers, tout les détourne des ambitions fortes, les ramène vers un horizon restreint, du moins tranquille. Ne sont-ils pas nés confidents, familiers, amuseurs, comme leurs protecteurs, vers lesquels les attire une sorte d'aimant, auprès desquels ils remplissent aussi l'office de ces papiers de soie dans des caisses d'objets précieux et fragiles, sont nés ministres, princes, dompteurs de peuples? Et, avec quelques variantes, quelques transformations, ne gardent-ils pas les mêmes traits distinctifs à Athènes, à Rome, dans la France féodale, dans celle de Louis XIV et du xviii^e siècle? Qu'il y ait en eux un coin de courtisan, je le veux; mais le courtisan est le

genre dont le client est une espèce, espèce à part, plus modeste à la fois et plus noble, moins élevée par le rang, supérieure par le cœur, par l'intimité, l'affection. Attentif à éviter une nouvelle journée des Dupes, à pressentir le favori de demain, le courtisan se montre avant tout fidèle à lui-même, et son dévouement n'est que l'espoir d'une meilleure place : c'est le don Quichotte des forts. Tout autre se dessine la physionomie du client, ami des bons et des mauvais jours, sorte d'immeuble par destination du palais ou du château, indispensable à ses hôtes, qui lui confient leurs secrets, pensent tout haut devant lui, secrétaire, précepteur des enfants, compagnon de voyage, presque toujours aimable et spirituel, remède assuré contre l'ennui, à l'exemple de ce Bois-Robert dont Citois, médecin du grand cardinal, disait plaisamment : « Tous mes remèdes ne feront rien, s'il n'y entre un peu de Bois-Robert. » Au xvii^e siècle, La Fontaine est le client par excellence : timide et pesant en conversation, il met son génie dans ses fables et vit chez Mme de la Sablière, celle que *l'on aime à l'égal de soi-même*. Et quand elle meurt, M. d'Hervæert venant le prier de loger chez lui : « J'y allais », répond le bonhomme avec la sublime confiance de l'amitié. Au xviii^e siècle, Barthélemy, le *grand abbé*, l'auteur de ce *Voyage d'Anacharsis en Grèce* qui eut un si prodigieux succès, demeure presque toute sa vie le commensal de Choiseul. Pendant les années de prospérité, sinécures, bénéfices ne cessent de lui être prodigués ; plus tard, il suivra ses amis dans le brillant exil de Chanteloup, sans que la pensée puisse un instant lui venir de les quitter, et cet homme doux et bon, ce savant qui s'entendait si bien à parer de grâce son érudition, qui regrettait qu'on ne pût léguer le bonheur et voulait qu'on hait ses ennemis comme si on devait les aimer un jour, eut cette joie suprême de devoir à la duchesse de Choiseul le salut, lorsque, après son arrestation en 1793, celle-ci, par sa courageuse éloquence, obtint, au bout de seize heures, sa mise en liberté et put, presque le même jour, reprendre avec lui sa conversation quotidienne. Autrefois, chaque grande maison avait son commensal, souvent un abbé, — de ces abbés qui ne disent guère la messe pour des ouailles qui l'entendent moins encore, — homme de bonne compagnie

avant tout. Quelqu'un fit alors le pari qu'il irait dans le faubourg Saint-Germain, qu'à chaque porte cochère il demanderait au Suisse : « L'abbé est-il rentré? L'abbé dîne-t-il aujourd'hui? » et que le Suisse répondrait le plus naturellement du monde, sachant bien de qui il s'agissait. Et qu'on ne croie pas que la tradition soit perdue de ces intimités particulières ; sans doute, le luxe et le prestige des grandes existences d'autrefois les rendaient plus faciles, plus fréquentes qu'elles ne sont aujourd'hui ; mais ce qu'elles ont perdu d'un côté, ne l'ont-elles pas regagné de l'autre? Le respect a un peu diminué, le sentiment de l'égalité a peut-être ennobli les relations, et, en tous cas, il n'a pas empêché l'amitié de produire tous ses fruits là où elle s'épanouissait dans des milieux favorables, en présence de ces âmes d'élite qui surent apprécier, aimer, un Ampère, un Doudan, leur rendre l'hospitalité aimable, écarter de leur chemin les soucis de la vie positive.

I

Un de ces clients de l'ancien régime fut le chevalier de l'Isle, non point l'abbé Delille, le dupeur d'oreilles qui *brillanta les Géorgiques et mit des mouches à Virgile*, mais certain capitaine de dragons, correspondant de Voltaire, du prince de Ligne, de Mme du Deffand, fabuliste, chansonnier, poète de petits vers, émule des Bertin, des Ségur, des Boufflers, à ami, commensal des Choiseul, des Polignac et des Coigny ; client d'une espèce assez originale, car, son service militaire et son humeur nomade aidant, nous le voyons sans cesse par monts et par vaux, en Allemagne, en Corse avec son régiment, en Angleterre avec le duc du Châtelet ; à Berlin, en Russie avec le prince de Ligne, aux eaux de Plombières avec Mmes de Polignac : ses lettres sont datées d'un peu partout. Le beau-père de Louis-Philippe reprochait à son gendre, d'avoir le mal, la manie de la bâtisse, *il mal di pietra* ; de l'Isle, lui, a le mal des voyages ; jusqu'au bout, il sera fort en peine de demeurer plus de six mois dans le même endroit, et Tressan aurait pu le féliciter de le trouver

enfin chez lui, c'est-à-dire sur une grande route. Au demeurant cœur sensible et dévoué, homme d'esprit en vers et en prose, boute-en-train de la bonne compagnie, dans laquelle, à défaut de ce goût délicat qui est à l'esprit ce que la grâce est à la beauté, il apporte une gaieté intarissable, une verve ingénieuse, le besoin et la faculté de briller sans exciter l'envie. Son portrait, que j'ai sous les yeux, donne l'idée assez exacte de son talent, de son caractère : traits fins et décidés, physionomie sympathique, ouverte, avec une légère expression d'ironie : sur ces lèvres mi-closes semblent errer, prêts à prendre leur vol, l'épigramme hardie, le madrigal aimable, la chanson alerte qui vont avoir les honneurs de la soirée, que, le lendemain, la poste ou un messenger porteront à Chanteloup, à Ferney ; car, en ce temps-là, on avait la fureur de l'inédit : les absents voulaient, autant que possible, être présents, informés sur l'heure, et, grâce aux correspondances si actives entre amis, un mot, une plaisante histoire, couraient l'Europe plus vite qu'aujourd'hui.

Né à Saint-Mihiel, le 23 juin 1735, Jean-Baptiste-Nicolas de l'Isle fit ses études chez les jésuites de Pont-à-Mousson et fut reçu, en 1753, à l'Académie des cadets-gentilshommes de Lorraine. Admis à la cour du roi Stanislas, où régnait cette trop séduisante marquise de Boufflers qui, d'après son fils, était aux femmes ce que les séraphins sont aux anges et les cardinaux aux capucins, il se distingue par son goût pour la musique, la comédie et par ses premiers essais poétiques. Après un stage de trois ans, on le nomme lieutenant au régiment de Champagne ; il assiste à plusieurs batailles de la guerre de Sept Ans, puis, ayant été fait prisonnier, rentre en France avec l'obligation de ne plus servir pendant quelque temps. En 1768, il sera de l'armée qui conquiert la Corse : là s'arrêtent ses campagnes militaires.

De l'Isle ne ressemble guère à Horace Walpole, qui, malgré sa répugnance à être considéré comme un écrivain, a laissé des copies au net de toutes ses lettres, avec de nombreuses notes. Il n'a aucun souci de la gloire littéraire, éparpille çà et là ses vers, et si quelques recueils du temps, si le prince de Ligne et la Harpe n'en avaient reproduit une partie, si surtout un membre

de sa famille (1) n'avait passé quinze ans à rassembler ses œuvres, nous courrions risque de savoir à peine son nom ou de le confondre avec ses homonymes. Malheureusement, les savantes recherches de M. Henry de l'Isle n'ont pas eu tout le succès désirable : les mémoires, nombre de poésies, les contes contre la Du Barry, presque toutes les lettres à Mme du Deffand, Voltaire, Horace Walpole, manquent à l'appel. Ce qui a été réuni forme toutefois un dossier assez considérable, dont l'examen jette quelque clarté sur cette époque et sur les caractères de certains personnages avec lesquels on est heureux de se retrouver, car ils représentent la fleur ornée de la culture, la tradition de l'esprit de cour, de la grâce et de l'urbanité françaises.

Mais, s'il n'a cure de renommée lointaine, de l'Isle se montre fort empressé à plaire, à se pousser dans la société : ses fables, ses chansons, il les dédie habilement aux personnes qui peuvent lui procurer agrément, éloges flatteurs, avantages de situation, car son ambition ne va pas plus loin, et j'imagine qu'à l'exemple de beaucoup de contemporains, il regarde ce monde comme un endroit où l'on doit obtenir le plus grand nombre de sentiments ou de sensations aimables, sans autre code moral que celui de l'honneur. Mlle de Lorraine, les Brionne, les Choiseul, Thomas, la princesse d'Hénin, la maréchale de Beauvau, le marquis d'Armentières, Tressan, Mmes d'Egmont, du Châtelet, etc., voilà ceux auxquels il s'adresse de préférence ; et, s'il ne partage guère les idées de ce partisan de l'ancienne étiquette « qui croyait voir la monarchie décroître à mesure que les vestes se raccourcissaient et se changeaient en gilets », n'oublions pas que Marie-Antoinette elle-même laissait tomber en désuétude

(1) Le 11 avril 1863, Sainte-Beuve écrivait à M. Henry de l'Isle : « Monsieur, vous m'annoncez une bonne nouvelle, la connaissance d'un homme d'esprit de plus et d'un talent naturel. J'avais seulement rencontré le chevalier de l'Isle ; je l'avais noté du coin de l'œil, j'avais remarqué de jolis vers de lui dans la correspondance de La Harpe et ailleurs. Nous vous devons de le connaître tout entier ; vous paierez la dette de votre nom ; son portrait est charmant. Recevez, monsieur, l'expression de ma gratitude et de toute ma sympathie pour votre pieux travail de résurrection spirituelle. » M. Henry de l'Isle a très gracieusement mis à ma disposition les lettres du chevalier et toutes les pièces qu'il a retrouvées.

l'antique cérémonial, et que Voltaire faillit mourir de rire lorsque, à propos d'une commission de montres mal faite, il reçut de son *dragon peintre* une lettre qui débutait ainsi : « Il faut que vous soyez bien bête, monsieur, pour... » Est-ce que Duclos, Diderot n'avaient pas obtenu la tolérance de la bonne compagnie pour leurs manières trop libres ? Duclos, sous prétexte que, là où la vertu règne, les bienséances sont inutiles, racontant des histoires tellement salées que Mme de Rochefort finissait par l'interrompre : « Vous nous croyez aussi par trop honnêtes femmes ; » Diderot, s'asseyant auprès de Catherine II et, dans la chaleur de l'improvisation, saisissant sa main, lui secouant le bras, comme il faisait avec Mme Necker, qui, plus stupéfaite encore que l'impératrice, en prenait son parti et subissait aussi le charme de cette éloquence prestigieuse. Et, après tout, de l'Isle ne commettait, en comparaison de ceux-là, que des péchés fort véniels.

Présentons d'abord le poète au lecteur. La princesse d'Ilénin, ayant eu la petite vérole (la bataille de Waterloo des femmes, dira plus tard Balzac, le lendemain elles connaissent ceux qui les aiment), cette maladie effaroucha l'essaim de ses adorateurs, même le chevalier de Coigny. Plus hardi ou plus avisé, de l'Isle profita de cette désertion pour tenter une déclaration ingénieuse sous le voile de l'allégorie. Il suppose un Étourneau amoureux d'une belle Rose que ses déclarations laissent tout d'abord un peu sceptique.

L'histoire ne dit point si la Rose finit par se montrer reconnaissante envers l'Étourneau : le prince de Ligne, qui donna une suite à cette fable, ajoute que la Rose devint laide, intrigante, bel esprit, qu'elle cessa d'aimer le chevalier de Coigny et que l'Amour refusa d'opérer un autre miracle. Bel esprit, peut-être ; et toutefois Mme de Genlis affirme qu'elle était du nombre de ces personnes qui causent tout bas, dont l'esprit reste enfoui dans le sanctuaire de l'amitié, demeurant pour les autres une tradition, presque une légende. Ainsi vont les choses : l'appareil photographique qui est au fond de nous ne rend pas le voisin tel qu'il est, mais tel que nous voulons le voir ; tantôt notre haine, tantôt notre affection ou notre indifférence grossissent

ou diminuent à l'infini le personnage. Nous n'apercevons hors de nous que nous-même. Vous posez devant moi avec votre esprit, avec votre cœur, avec votre âme; la société où je vous rencontre vous inspire diversement, je vous connais-adolescent, homme fait, vieillard : autant de raisons nouvelles de vous comprendre autrement. Tel ce peintre de grand talent qui, pendant un hiver, avait peint sept portraits d'un petit modèle à la cervelle obtuse, tous ressemblant, tous d'expression variée; le premier jour du printemps, un rayon de soleil entre dans l'atelier, se pose sur le modèle qu'il transfigure : le peintre voit une huitième femme et jette ses pinceaux, désespérant de jamais pouvoir rendre d'un seul coup la vérité.

Quant à de l'Isle, son appareil photographique et poétique fonctionne surtout en présence des femmes, inspiratrices ordinaires de sa muse, muse fermée sans doute aux grands horizons, nullement lyrique, peu sentimentale, éprise du joli et du spirituel, selon le goût du temps, mais naturelle, faite de grâce et d'aisance : « Mes enfants, disait Cavour à ses disciples, c'est en parlant aux femmes qu'on apprend à parler aux gouvernements. » Apprendre la langue des gouvernements, notre auteur n'y songe guère, mais parler aux femmes la langue du compliment, de la coquetterie, découvrir la route qui mène à leur bienveillance, le chemin de leur sourire, de leur patronage, voilà son véritable et premier souci. Aussi bien ses qualités et défauts poétiques apparaissent très clairement dans trois pièces qu'il composa pour Mme de Blot, la princesse de Beauvau, et pour un enfant de six ans, que Mme du Deffand, Voltaire, les châtelains et les hôtes de Chanteloup portèrent aux nues; peut-être valent-elles mieux que l'oubli où elles sont tombées. Il me semble qu'elles vont de pair avec le *Voyage du temps*, la *Chanson morale*, les *Trois Ages de la Vie*, et étant donné le genre, j'en sais peu de plus agréables; c'est proprement le triomphe du gracieux :

L'ORANGER

Couplets à Mme la comtesse de Blot, en lui envoyant un oranger.

AIR du Vaudeville d'*Epicure*.

De l'aimable et savante Grèce,
L'Évangile, encore admiré,

Ordonna qu'à chaque déesse
 Un arbre serait consacré.
 Le myrte fut à la plus belle,
 A la plus sage l'olivier;
 Le pin à la vieille Cybèle,
 Mais à pas une l'oranger...

L'arbre heureux en qui la nature
 Se plaît à montrer en tout temps
 Les fleurs, les fruits et la verdure,
 L'été, l'automne et le printemps,
 Fut réservé pour apanage
 A la beauté qui brillerait
 Des plus doux charmes de tout âge,
 Quand l'Olympe la trouverait...

Parmi ce qu'aux cieux on adore,
 Une telle divinité
 Ne s'étant point montrée encore,
 L'arbre sans patronne est resté.
 Mais il trouve aux bords de la Seine
 Celle qui doit le protéger !
 Blot, son destin vers vous l'entraîne ;
 C'est pour vous qu'est fait l'oranger.

Le compliment, les lieux-communs, la médisance, la calomnie forment en général les quatre points cardinaux de la conversation, les quatre pierres angulaires sur lesquelles repose la vie de salon. Avec raison de l'Isle préfère le compliment devenu au XVIII^e siècle un art, presque une science, poussé à un rare degré de perfection. Sont-ils nombreux aujourd'hui, les imitateurs de ce Voltaire qui écrivait aux hommes comme nous devrions parler aux femmes, qui réplique à Mme Suard, assurant qu'elle sait par cœur ses ouvrages : « Ils sont donc corrigés ; » de Brissac qui répond à Marie-Antoinette étonnée de la foule immense venue à sa rencontre quand elle fit son entrée dans Paris : « Madame, ce sont autant d'amoureux de votre personne ? » Portraits en vers et en prose, madrigaux écrits ou causés, tout aboutit à cet art de plaire dont les règles n'ont jamais été si délicatement observées.

On veut donc plaire, se plaire à soi-même, plaire à tous, aux femmes, aux hommes, au public, même aux petites filles qui ont leur part de compliments, et voici comment le chevalier

accompagne un envoi de mirabelles de Metz à l'une de ces délicieuses personnes.

Perrette, vous avez six ans
 Et les goûts de cet heureux âge.
 Le bonbon doit être un hommage
 Pour vous au-dessus de l'encens.
 De votre main enchanteresse
 Quelque autre un jour vous parlera :
 Mais que de peines il faudra
 Pour obtenir votre tendresse !
 Trop éloigné de mon printemps,
 Je n'en pourrai plus prendre aucunes,
 Et je veux profiter du temps
 Où vous les donnez pour des prunes.

Les fillettes de ce temps-là savent de bonne heure jouer à la dame : leur toilette est presque la miniature de celle de leurs mères, déjà elles s'exercent à la comédie du corps, au jeu de l'éventail, on les farde pour les conduire au bal, et ainsi se forment ces enfants qui, à huit ans, tranchent du bel air, parlent chiffons avec autant d'aplomb que la Bertin, enfants jolis à croquer et *tout au parfait*. Aussi bien la tradition des enfants précoces ne se perdit jamais en France, et l'on sait le mot plaisant de Mlle de Rambouillet : « Or çà, grand'maman, parlons d'affaires d'État à présent que j'ai sept ans. » Le petit duc d'Angoulême reçoit le bailli de Suffren, un livre à la main : « Je lisais Plutarque et ses hommes illustres, vous ne pouvez arriver plus à propos. » Un évêque interroge Châteauneuf, âgé de neuf ans : « Dites-moi où est Dieu et je vous donnerai une orange. » — « Monseigneur, dites-moi où il n'est pas et je vous en donnerai deux. » Mme de Genlis s'improvise maîtresse d'école à huit ans, Mme de Staël compose des tragédies à douze, et, dans les pensionnats aristocratiques, où la danse était mise au même rang que l'histoire, où, néanmoins, grâce au service des obédiences, se formaient d'excellentes maîtresses de maison, ces demoiselles s'évertuent, dès l'âge le plus tendre, à griffonner leurs mémoires, parce que telle est la mode dans le monde.

Une autre vogue et qui se maintint fort longtemps, fut celle

du parfilage, qui, vers 1770, détrôna les nœuds et le filet, comme ceux-ci avaient détrôné les pantins, les cheminées à la Popelinère, le découpage. Tirer de l'or des vieux galons, des épaulettes, quoi de plus amusant... et de plus inutile? Pas si inutile cependant, car on parvint à réaliser sur son parfilage des bénéfices de 100 louis par an. Plus d'un homme entrant dans un salon se voyait assailli par des ménades d'un nouveau genre, qui, le plus gracieusement du monde, enlevaient les broderies de son costume, et le duc d'Orléans leur donna une jolie leçon de discrétion en faisant ajuster à son habit des brandebourg d'or faux qu'il laissa découdre sans mot dire et parfiler avec de l'or vrai. Mais les dames se lassèrent bientôt des galons et préférèrent parfiler avec des bobines d'or : filer de l'or sur du fil de soie, sans autre but que de procurer à une femme le plaisir de le défaire, devint une source de fortune pour maint industriel; l'or qu'on tirait de là ne représentait pas même la moitié du prix d'achat. Ils finirent par leur faire mettre la Seine en bouteilles, murmurait un homme d'esprit devant les travaux que le gouvernement provisoire imaginait, en 1848, pour occuper les ouvriers! Quoi qu'il en soit, tous les présents, les paris de femme à femme furent en fils d'or, les dettes de jeu dans beaucoup de maisons se payaient avec cette marchandise, et les bobines prirent toutes les formes; meubles, cabriolets, cabarets garnis de tasses, basses-cours complètes avec poules et dindons, chiens, chats, perruques, écrans. Lauzun donne à la comtesse Amélie de Boufflers une fausse harpe en parfilage qui avait coûté plus de 1,000 francs; Mme du Deffand envoie à la maréchale de Luxembourg une chaise en parfilage avec accompagnement de couplets.

Le parfilage devint même un instrument de ridicule, un moyen de vengeance. L'abbé de Voisenon, « cette épluchure de grands vices, » ayant félicité Maupeou d'avoir rogné les ongles à la Chicane et enlevé son bandeau à Thémis, cet éloge semble une injure aux Choiseul, et très gravement l'Académie délibère s'il n'y a pas lieu de lui infliger un blâme public : « Messieurs, opina charitablement Duclos, pourquoi voulez-vous tourmenter ce pauvre infâme ? » — A défaut de blâme, on le représente en gi-

rouette de parfilage, et le bruit court, à Paris, qu'on l'a mis sur un des pavillons de Chanteloup, vis-à-vis de Voltaire, coupable, lui aussi, d'avoir demandé une *couronne civique* pour le chancelier, ce *nouveau l'Hospital*, qui tout seul du dédale des lois a su retirer la couronne et l'a rapportée au palais de nos rois. Et vainement celui-ci se plaint-il à la marquise du Deffand d'avoir été calomnié, vainement proteste-t-il qu'il n'a vu en Maupeou que l'homme qui a frappé les assassins de Calas, La Barre, Sirven et Lally, vainement, pour attendrir les Choiseul, peint-il, dans des lettres charmantes, sa reconnaissance et son admiration, jamais il ne put rentrer en grâce : « J'ai fait prier M. de Voltaire, écrit la duchesse, le 10 janvier 1772, de traiter M. de Choiseul comme on traite Dieu en certains pays, où il est défendu d'en parler en bien ou en mal... » Et ailleurs : « Il vous mande qu'il est fidèle à ses passions, il devrait dire à ses faiblesses. Il a toujours été poltron sans danger, insolent sans motif et bas sans objet. Tout cela n'empêche pas qu'il soit le plus bel esprit de son siècle, qu'il ne faille admirer son talent, savoir par cœur ses ouvrages, s'éclairer de sa philosophie, se nourrir de sa morale ; il faut l'encenser et le mépriser : c'est le sort de presque tous les objets du culte. »

Mme de Beauvau avait l'habitude de donner en parfilage, à chaque grande fête, la bête qui la symbolise : le bœuf et l'âne à Noël, l'agneau à Pâques, le pigeon à la Pentecôte. Elle avait envoyé pour cette dernière un Saint-Esprit en forme de pigeon de parfilage à la duchesse de Gramont. Aussitôt la verve de tous les aèdes du château de se ranimer et les couplets de retentir ; la palme resta à de l'Isle.

AIN : *C'est un enfant.*

Pour rendre aussi quelques hommages
 A l'oiseau par vous célébré,
 Je dirai que dans tous les âges
 Il fut aux autres préféré.
 Si c'est un modèle
 D'amour ou de zèle,
 Que l'on produit, qui cite-t-on ?
 C'est un pigeon, c'est un pigeon...

Quand Dieu le Père, en homme sage,
 S'avise que, seul de son nom,
 Du monde l'immense héritage
 Ira dans quelque autre maison,
 Par vieillesse extrême,
 Ne pouvant lui-même,
 Qui prend-il pour faire un garçon ?
 C'est un pigeon, c'est un pigeon...

Veuve du duc de Clermont d'Amboise, Marie-Charlotte de Rohan-Chabot épousa en secondes noccs le prince de Beauvau, un de ces hommes rares qui conservent le privilège d'être distingués dans les actions les plus simples comme dans les plus importantes : union idéale, union délicieuse, en dépit de l'axiome de La Rochefoucauld, qui inspirait à leur fille la princesse de Poix cette réponse lorsqu'on lui recommanda ne pas lire de romans : « Défendez-moi donc de voir mon père et ma mère. » Comme Mme de Luxembourg, comme Mme de Gramont, la princesse de Beauvau gouverna longtemps un des derniers grands salons aristocratiques du xviii^e siècle. Conseillère de Choiseul, de Necker, tandis qu'ils étaient au pouvoir, amie fidèle dans la disgrâce, elle avait (1) *l'esprit de la principauté*, s'intéressait vivement aux affaires de l'Académie et de l'Etat, poussée par cette ambition très noble de mettre les hommes capables à leur place, montrant d'ailleurs, ses contemporains l'attestent, plusieurs sortes d'esprit, celui de causer, celui d'observer les événements, de n'exiger des individus que ce qu'ils peuvent fournir à la société ; son attention était un éloge et son sourire un suffrage, l'entendre parler un véritable enchantement. Sa conversation, dit le duc de Lévis, avait de la vivacité sans emportement ; toujours l'expression propre, point d'exagération, rien d'affecté. La délicatesse de son âme, la grâce de

(1) « Ce sont tous ses sujets que ces gens-là, » dit Mme du Deffand, qui ne l'aime guère. « Elle me paraît un personnage du poème de Milton. Cependant son époux ressemble plus à Adam qu'elle ne ressemble à Eve ; ce n'est pas à Eve non plus que je la compare, c'est son éloquence que je trouve qui est du genre de... de celles des héros de ce poème. » Et après qu'on eut enlevé au prince le gouvernement du Languedoc, la marquise observe : « ... Elle est plus brillante que jamais. Elle me persuade que le courage des martyrs était moins une grâce de Dieu qu'une vertu de tempérament ; si elle était née de leur temps, elle aurait renversé tous les temples et leurs idoles... »

son sexe, servaient de passeport à une logique toute virile, et l'on ne savait, en se rangeant à son opinion, si on était séduit ou convaincu. — Dans les premiers temps de l'Assemblée constituante, il lui arriva une aventure assez plaisante. Sans pousser le cri chevaleresque de Mme de Tessé : « Dussé-je y périr, la France aura une constitution, » la princesse voulait des réformes pour empêcher un bouleversement, estimant sans doute que le seul moyen d'éviter une révolution était de la faire en haut. Elle recevait donc et cherchait à grouper le tiers-état autour de Necker. Un soir, au moment où elle ouvrait sa boîte pour prendre du tabac (le tabac à priser était fort à la mode alors), le député Target s'avança et y puisa familièrement une prise. Peindre l'étonnement, l'indignation qu'une telle conduite inspira à Mme de Beauvau serait chose impossible. Louis XIV n'eût pas témoigné plus de surprise, si quelque Dangeau lui eût dit qu'un emploi pouvait sembler préférable à celui de lui faire assidûment sa cour. Comment en effet s'imaginer que les *Droits de l'homme* s'étendraient jusqu'à prendre du tabac dans la boîte de cette grande dame qui voyait en son mari « un prince auprès duquel les autres étaient peuple ? » Et pour souligner sa déconvenue, quelqu'un remarqua malicieusement : « C'est un effet naturel de l'égalité. »

Epouse et veuve admirable, M^{me} de Beauvau survécut quatorze ans à cet époux, auquel, jusqu'au dernier soupir, elle voua un culte passionné, dont elle recueillait pieusement les lettres, les pensées, essayant de souffler au marquis de Saint-Lambert son enthousiasme, pour qu'il élevât au prince un monument digne de lui, Saint Lambert, l'*ami* de M^{me} d'Houtetot pendant quarante-huit ans, qui prétendait spirituellement qu'elle et lui avaient la vocation de la fidélité, mais qu'il y avait eu malentendu. Et celle-ci, par une superstition touchante, ne manquait jamais, avant de se coucher, de frapper trois fois le parquet de sa pantoufle, en disant à son cher mort qui restait vivant pour elle : *Bonsoir mon ami!* Seulement, M^{me} d'Houtetot n'est qu'une jolie âme, elle résume toute sa morale dans cette formule : « Jouissez, c'est le bonheur; faites jouir, c'est la vertu; » elle croit avoir rempli tous ses devoirs en se dévouant à l'amour, et

son mari ne semblait pas éloigné de penser comme elle, puisqu'il ne lui demandait que de ne point l'afficher. M^{me} de Beauvau est une grande âme, qui, hélas ! n'aspire pas vers le ciel, mais tout éprise de stoïcisme, ne comprenant point l'amour sans le devoir, religieuse dans sa morale, sinon dans sa croyance. Et de toutes les preuves d'affection qu'elle reçut de son mari, celle qui l'émut le plus est ce mot qu'il lui dit, au commencement de la Terreur, lorsqu'il se crut menacé d'arrestation : « Ah ! ne craignez pas que je vous éloigne, je vous appellerais ! » Connait-on rien de plus noblement touchant dans l'histoire des bons ménages ?

De l'Isle ne se contente pas toujours de glisser des douceurs dans ses bouquets et madrigaux : les moutons ne lui suffisent pas, et il y mettait parfois ce petit loup qui manqua aux fables de Florian. Un petit loup qui griffait et mordait assez bien, comme on le vit par la *Prophétie Turgotine*, satire amère des plans du contrôleur-général Turgot, de ses coryphées, où, treize ans d'avance, les fureurs révolutionnaires étaient prédites avec un luxe de détails que seule dépasse la *Prophétie de Cazotte*. Seulement, cette dernière a pour auteur La Harpe, qui la composa après coup, en 1796, tandis que de l'Isle écrivait la sienne en 1776. Certes, maint esprit clairvoyant, Mme de Tencin, Voltaire, le marquis de Mirabeau, avaient pronostiqué la révolution, mais d'une manière générale, et sans la fantaisie originale, sans l'entrain ironique du capitaine-poète qui, devenu lui-même un de ces abus au nom desquels il protestait contre les abus possibles de la liberté et de la philosophie, craignait peut-être de voir tout ceci se terminer autrement que par des chansons. La *Prophétie Turgotine* eut un succès énorme, et devint pendant quelque temps le cri de guerre des courtisans contre Turgot.

Que le chevalier y confondit à plaisir la liberté et l'anarchie, les réformes et la révolution, les lois naturelles et les lois sociales, rien de plus évident ; peu lui importait, du reste, pourvu qu'il mit les rieurs de son côté et fit plaisir à ses patrons. Sans doute, à la façon de Galiani, il aimait le despotisme bien cru, bien vert, et comparait le budget à un compte de blanchisseuse,

traitant le déficit du trésor public comme certains grands seigneurs traitaient le déficit de leur fortune. On sait la réponse de l'un d'eux au roi, qui lui demandait le chiffre de ses dettes : « Sire, je n'en sais rien, mais j'interrogerai mon intendant, et j'aurai l'honneur d'en rendre compte à Votre Majesté. » Prétendre au monopole de la critique contre le souverain, chercher aux effets des causes invraisemblables, vaticiner des prédictions menaçantes et crier au déluge devant la moindre atteinte à d'injustes privilèges, en appeler de la logique de la raison à la logique des passions, livrer la ville aux incendiaires par haine du pompier qui veut la sauver en sacrifiant une partie des faubourgs, organiser la Fronde du dédain et du sarcasme, la guerre des petits papiers et des intrigues, telle est, telle fut trop souvent la tactique des oppositions de cour et de salon; tactique qui leur valut des succès éphémères suivis de désastres sans fin. Quelques jours après la retraite de Turgot, d'Alembert faisait son éloge et le félicitait d'avoir exécuté un grand abatis dans la *forêt des préjugés*. « C'est donc pour cela qu'il nous a donné tant de fagots ! » interrompit la duchesse de Fleury. La réplique était charmante, mais comment oublier qu'en refusant la coupe du bon père de famille, on allait livrer la forêt tout entière à la hache des furieux qui la détruiraient jusque dans les racines ?

II

Rempli de son mérite,
 Portant le nez au vent,
 Choiseul parut ensuite,
 Et, d'un air turbulent,
 Dit sans aucun égard : changeons de cabane,
 Je vais tout culbuter ici.
 Je réforme le bœuf aussi,
 Et je conserve l'âne.

Les noëls satiriques étaient en grand honneur au siècle dernier : ils se composaient de couplets où, sur un air populaire, la crèche, la sainte famille, les trois mages, la cour et les ministres se trouvaient chansonnés avec plus ou moins d'esprit et de convenance. De l'Isle y excellait et le noël dont je viens de

citer un passage commença à le faire connaître. Il l'écrivit en 1763, paraît-il, dans un château près de Cambrai et eut une vive alerte lorsque, peu après, il l'entendit chanter par un officier de son régiment, debout sur une chaise, entouré de ses camarades : une telle pièce où il se moquait sans merci des puissants du jour, pouvait fort bien le mener à la Bastille. D'Allonville raconte que le duc de Choiseul fut tellement irrité des brocards dirigés contre sa sœur et lui, qu'il promit une récompense à celui qui dénoncerait l'auteur. A quelque temps de là, se présente un jeune officier, qui s'annonce comme le révélateur du secret. « Comment, s'écrie Choiseul, pouvez-vous être assez vil pour déshonorer ainsi l'uniforme que vous portez ? » « — Je ne le déshonore point, réplique de l'Isle, car c'est moi-même que je viens dénoncer. » Etonné, le ministre se tait d'abord, puis tendant la main au jeune officier : « J'ai promis une récompense ; si mon amitié vous en paraît une, acceptez-la, et accordez-moi la vôtre. » Et Choiseul fit là une excellente action : d'instinct, il suivit la politique de Henri IV, qui achetait plus de villes qu'il n'en prenait, et pensait que le meilleur moyen de se défaire d'un ennemi est de s'en faire un ami. Que l'anecdote soit authentique ou travestie, toujours est-il que de l'Isle devint le protégé, l'hôte du duc, lui voua une fidélité à toute épreuve, mit son esprit et sa plume à son service.

De taille médiocre, laid de figure, avec des yeux pétillants de flamme, des manières nobles, hardies et hautaines, généreux jusqu'à la grandeur et d'une délicatesse raffinée dans le bienfait, maniant avec une sorte de sybaritisme cruel le persiflage contre les indifférents et les ennemis (on crut qu'il avait été un des modèles du *Méchant* de Gresset), mais ne connaissant ni la haine, ni la rancune, adoré des femmes et de ses intimes que séduisaient sa gaieté contagieuse et la fougue étourdissante de son esprit (hors de lui, dit M^{me} du Deffand, tout est sot, extravagant ou pédant), imprudent à force de fierté, toujours prêt à sacrifier sa position plutôt que le sentiment de son honneur, homme d'État par fragments et passades, précis et vigoureux dans le détail, doué d'une rare facilité de travail, et par exemple écrivant à Rome les dépêches les plus secrètes sans faire de

brouillon, sans garder de copies, pratiquant l'absolutisme ministériel (1) et, de son cabinet, dirigeant les travaux des généraux et des diplomates, secondé d'ailleurs par d'admirables sous-ordres et des amis dévoués ; mais trop léger, trop indiscret pour exécuter avec fermeté (2) un plan original et profond, incapable de dominer assez l'opinion, la favorite, le roi, pour s'élever jusqu'à la vraie gloire, le duc de Choiseul, connu d'abord sous le nom de comte de Stainville, réalise à merveille le type du personnage sympathique, si nécessaire aux peuples, aux romanciers, aux auteurs dramatiques, personnage que chaque époque marque de son empreinte particulière, dont elle fait une sorte de miroir où se reflètent, savamment embellis, ses qualités et ses défauts.

Il avait commencé par jouer le rôle d'homme à bonnes fortunes, ce qui prouve, observe méchamment Duclos, que tout le monde peut y prétendre ; mais Duclos oublie que la beauté des hommes, c'est leur esprit. Tant de galanterie, un goût si décidé pour le plaisir, le firent d'abord juger défavorablement. Ce n'est, pensait-on, qu'un petit-maître sans talent qui a un peu de phosphore dans l'esprit. Benoit XIV l'appelle un fou qui a bien de l'esprit (3). Il est vrai que ce fou lui donnait de la tablature et consternait la cour pontificale par ses hautaines excentricités : un jour, par exemple, ayant appris qu'on a donné au gouverneur de Rome la loge de l'ambassadeur de France, il arme ses gens et se rend au théâtre Alberti, après avoir annoncé qu'il jettera le gouverneur dans la salle s'il se présente. Le pape ayant chargé le cardinal Valenti de lui adresser une sévère mercuriale, Choiseul l'écoute nonchalamment, claque des doigts presque sous le nez de Son Eminence, et, du ton le plus dégagé :

(1) « Je lui ai entendu, dit Gleichen, répondre à M^{me} de Choiseul, qui l'appelait un tyran : « Dites un tyran de coton. » Aussi, un moyen sûr d'obtenir de lui ce qu'on voulait était de l'irriter auparavant sur un autre objet ; cette colère passée, le lion devenait un mouton. »

(2) « Il inventait des indiscretions, ajoute Gleichen, pour donner le change, et se consolait d'un embarras par le plaisir de s'en tirer... Il était vraiment l'homme du moment pour jouir, faillir et réparer, vraiment ingénieux pour trouver des expédients... »

(3) Il est encore de Benoit XIV, ce mot si curieux : « Est-il besoin d'autre preuve de l'existence d'une Providence que de voir prospérer le royaume de France sous Louis XV » ?

« Vous vous moquez de moi, monseigneur ; voilà trop de bruit pour un petit prestolet quand il s'agit d'un ambassadeur de France ». Puis il pirouette sur ses talons et sort. Une autre fois il eut une discussion fort vive avec le pape lui-même, qu'il voulait empêcher de nommer Acquinto à la place de secrétaire d'état, devenue vacante. Dans un transport de colère, le saint-père se lève de son fauteuil, prend Choiseul par le bras, et, l'y poussant, s'écrie : « *Fa il papa*, fais le pape » ! Et l'ambassadeur de répliquer : « Non, saint-père, remplissons chacun notre charge ; continuez à faire le pape, et moi, je ferai l'ambassadeur ». Puis, pour tout concilier, il obtint la permission d'annoncer à Acquinto que c'était à sa demande qu'il était nommé. Poussé par le parti dévot, le dauphin avait en 1760 intrigué pour faire disgracier Choiseul, qui, dans une conversation avec ce prince, osa lui dire : « Monseigneur, j'aurai peut-être le malheur d'être un jour votre sujet, mais je ne serai jamais votre serviteur » (1).

(1) Quelques jours avant, entendant le dauphin parler des jésuites avec enthousiasme, il n'avait pu se retenir de l'admonester : « Ah ! fi ! monsieur, un dauphin ! » On rapporta cette belle réponse de Louis XV à son fils, comme celui-ci affirmait que, si les jésuites lui conseillaient de renoncer au trône, il obéirait : « Et s'ils vous ordonnaient d'y monter » ?

(A suivre).

Victor du Bled.



UTOPIE

Il y a si longtemps qu'on fait la guerre qu'il paraîtra sans doute étrange d'en décider la suppression. Les foules ont une telle habitude et un tel amour de l'uniforme qui bariole les rues en tout pays que le jour où ce va-et-vient de couleurs voyantes cessera, les yeux populaires seront dans l'affliction, et les âmes par les yeux. Le soldat fut toujours choyé par ceux qui n'ont pas comme lui l'honneur de porter la culotte rouge ou le casque à crins de cheval. Il est l'élément d'un carnaval patriotique permanent, et il jette sur l'image sinistre des batailles la gaieté de son costume. Les teintes étincelantes dont l'habileté des souverains l'a revêtu sont enivrantes pour lui au même titre que la sonnerie des clairons, et sont pour le simple citoyens des raisons visuelles d'enthousiasme qui lui cachent l'horreur des tueries ou donnent à ces monstruosité un aspect d'héroïsme. L'idée que le chauvin vulgaire se fait de la lutte armée est forcément superficielle et dangereuse, puisqu'elle repose sur une séduction des sens à laquelle il lui serait pénible de renoncer. Un moyen humoristique de convertir à la cause de la paix M. Deroulède lui-même serait peut-être d'habiller de noir les « petits-vitriers » ; et sans doute un des regrets qui torturent la cervelle chevaleresque de ce brave homme doit être que les modernes tuniques et les dolmans soient infiniment moindres en splendeur que les kolbachs des vieux houzards. Lors donc que la question s'agitera sérieusement ou à peu près de bannir l'atrocité des boucheries épiques, mille cocardiers protesteront et pleureront un spectacle martial qui les enivrait. Cependant le souci de prolonger à ce bon M. Coppée la joie de

marquer le pas aux défilés militaires ne peut être mis en balance avec le devoir de préparer la tranquillité humaine.

Aussi le congrès de La Haye provoqué par l'empereur des Russies m'apparaît-il une tentative glorieuse et plus noblement immortelle que les parodies moyen-âgeuses de son cousin Guillaume II. La conquête de la paix, quel que soit le conquérant, est une entreprise divine, et le nom de l'audacieux qui la conçoit est grand au-dessus de tous les noms; il doit être acclamé, bien loin de toutes les divisions politiques, de toutes les haines sociales, et si j'étais nihiliste j'irais certainement noyer dans la Néva les bombes ténébreuses destinées à ce féroce autocrate dont la dernière cruauté se traduit en ces mots : « je demande la paix. » ! Je suis ému d'une émotion profonde en songeant que cet accord s'est fait sous le soleil d'une force assez intelligente et d'une intelligence assez entourée de force pour offrir à l'Europe armée le désarmement, et pour imposer cette utopie à l'attention des chancelleries sceptiques et routinières. Et quand je pense que, si dans quelques têtes desséchées de diplomates et de rois, un groupe léger d'atomes se déplaçait vers la bonté, une immense aurore pacifique luirait sur l'univers, je suis comme ébloui et j'en viens à me dire sans remords que pour allumer ce sublime incendie, chacun doit brûler toutes les antiques rancunes et jeter au feu les plus justes aversions.

La France, a prétendu je ne sais quel irréductible, gardera une attitude spéciale que lui commande son rôle de nation lésée. Elle ne s'opposera pas à la paix; mais elle y consentira sous certaines réserves qui sont le retour à la mère patrie de l'Alsace et de la Lorraine. Je crois avec l'opinion générale que la question d'Alsace-Lorraine n'est pas en effet définitivement résolue par le fait de l'occupation prussienne. Mais qu'a de commun la conclusion de ce débat international avec la prodigalité meurtrière dont toute l'Europe est depuis trente ans l'esclave? Si les peuples n'écoutaient, comme les gouvernements l'affirment, que le bon sens et l'équité, le Français et l'Allemand se persuaderaient que les Alsaciens-Lorrains sont les seuls jugés de leurs destinées. Qu'ils soient interrogés et leur volonté fera loi. Au congrès des nations la France ne peut tenir un autre

langage. Son attitude ne doit donc être ni celle d'une isolée, ni celle d'une humiliée méditant sa vengeance.

Il faut en effet se rendre un compte exact de la situation des provinces annexées, et ne pas se payer d'illusions. La Lorraine a gardé le culte de la France; plus semblable à nous par la race et les mœurs, elle est réfractaire à la germanisation, elle nous aime encore, elle nous regrette et peut-être elle espère revenir un jour prendre sa place vide au grand foyer où sont assises toutes les provinces de la vieille Gaule. Mais il n'en va pas ainsi de l'Alsace. Peut-être, au fond de leur cœur, s'ils remuaient les souvenirs, ses habitants retrouveraient-ils l'ancien amour de la Patrie française. Cependant, à quoi bon le nier, leurs coutumes, leur langage, un long passé soumis à l'empire et qu'on eut soin de leur rappeler sans cesse, les entraînaient à céder à l'influence allemande. Le premier saisissement, la douleur poignante au lendemain de l'annexion brutale effacés, leur sort présent ne les attriste plus jusqu'à l'âme; ils l'acceptent avec ses bienfaits qui sont réels; car malgré le poids des impôts le pays d'Alsace, enrichi d'usines plus nombreuses, d'une agriculture mieux administrée, embelli dans ses grandes villes, le pays d'Alsace est heureux. Autour d'Altkirch et de Mulhouse, près de la frontière, dans des villages florissants, les chants de fête et les jeux des jours de Pâques étaient, quand je traversai la contrée, d'une exubérance plantureuse où ne se trahissait aucun regret. Dans le cours banal de sa vie, l'Alsacien doit en être venu tout au moins à l'indifférence pour le régime sous lequel il laboure et moissonne.

Et alors, je me demande avec angoisse s'il serait noble à la France, conforme à sa renommée d'humanité, d'évoquer avec aigreur la question des provinces annexées et d'entraver ainsi le succès des travaux de la conférence. Est-ce pour abattre à notre profit des tarifs douaniers qui nous gênent, que nous persisterons à fondre sans cesse des canons et à perfectionner nos baïonnettes? N'est-ce pas plutôt pour satisfaire aux cris de l'amour-propre national? Mais, d'une part, la France a d'autres débouchés commerciaux que l'Alsace; qu'elle y porte son activité, qu'elle les arrache à la concurrence étrangère. Ne compen-

sera-t-elle pas ainsi le désavantage dont le traité de Francfort a frappé nos produits ? Quant à la voix de l'amour-propre, depuis longtemps, me semble-t-il, nos oreilles lui sont fermées. Car nous avons eu mille occasions de faire la guerre, nous sommes aussi préparés à la soutenir que nous le serons jamais, et nous ne l'avons pas faite et nous ne la faisons pas. Pourquoi donc prolonger par une obstination sans grandeur un état de choses honteux à la civilisation et ruineux aux ressources de tous les peuples ? Le rôle de la France peut être merveilleux de désintéressement à la fois et de dignité. Qu'elle propose un plébiscite alsacien-lorrain ; qu'elle s'engage comme l'Allemagne à en accepter les résultats. Je n'examine pas ici quelle hostilité pourrait venir à ce projet de la part de l'Empire. Je ne considère que la France et j'affirme que, faisant une telle proposition, elle s'honorerait elle-même et servirait la cause de la paix. aujourd'hui la cause sainte, la vraie croisade humaine. Autrefois la force du glaive était peut-être nécessaire au progrès. Sans elle, il n'y aurait pas de France, pas d'Angleterre, ni d'Allemagne et la civilisation perdrait d'autant. Mais à présent la force ne peut que détruire son propre ouvrage. Si la France s'augmentait de l'Allemagne entière ou l'Allemagne de la France, elle périrait de pléthore. Accrue de l'Alsace la France y gagnerait surtout du sang versé, des ravages et des plaies difficiles à guérir. La politique des conquêtes qui tuent a fait son temps. Aujourd'hui la conquête ne s'accomplit plus par le sabre, mais par la locomotive. Que la France commerciale soit la rivale heureuse de l'Allemagne, elle n'aura pas besoin de lui déclarer la guerre. Et pour triompher dans la lutte des échanges, le moyen d'une collision mortelle me paraît mal choisi. L'Allemagne en 1870 s'en trouva bien, parce qu'elle manquait d'argent et que nos milliards furent les bienvenus dans ses caisses. Mais l'argent ne manque pas en France : le sommeil obstiné de nos capitaux voilà notre souffrance. Est-ce la guerre qui mettra ces capitaux en mouvement ? Triomphante elle les absorbera en partie pour panser les blessures dont elles nous aura couverts, accablante, elle les jettera dans les banques d'outre-rhin. Nos intérêts ne nous conseillent donc pas la guerre.

Puis les meilleurs patriotes peuvent admettre comme une hypothèse qui ne les affranchit pas de leurs devoirs, que les patries en tant qu'associations politiques et civiles, disparaîtront un jour. Elles se résoudront en régions dominées par des villes importantes qu'uniront amicalement des relations variées. La tutelle d'un gouvernement central qui attirera, comme un atome les molécules plus faibles, les diverses provinces sous sa loi, fut indispensable pour donner à ces provinces la conscience de leur fraternité, pour aplanir leurs divisions et leur imposer d'insensibles et féconds mélanges. Aujourd'hui chaque fraction d'un même pays est assez vigoureuse, et d'une éducation assez mûre pour vivre une vie individuelle pacifique et industrielle. Aussi peut-on souhaiter que les mécanismes appelés État se désagrègent pièce à pièce, ayant achevé l'œuvre pour laquelle l'instinct de l'humanité les forma. Quand les temps seront venus, il ne subsistera qu'une France et une Allemagne idéales, dont l'unité sera toute morale et naîtra des souvenirs, des coutumes et des arts communs, mais dont le lien factice sera brisé. Il est donc illogique de vouloir rattacher l'Alsace au groupe politique nommé France, comme de la rriver au groupe politique qui s'appelle Allemagne, puisque l'un comme l'autre sont probablement destinés à mourir. La reprise violente de l'Alsace serait vaine, car ce n'est pas en la liant de force au faisceau politique français qu'elle redeviendra vraiment française et collaboratrice de la pensée française. Cette reprise serait un accaparement au même titre que le rapt dont les Alsaciens furent victimes à la dernière guerre, car pas plus que les Allemands, nous ne les aurions consultés pour savoir s'ils voulaient nous revenir. La France ne peut alléguer qu'elle reprend seulement son bien : trente provinces ne sauraient prétendre avoir droit de propriétaire sur deux autres; les hommes ne sont pas marchandises; un pays n'existe que par le consentement mutuel des individus qui le composent, et le nôtre n'a qu'une manière légitime de rappeler peut-être à lui ses enfants perdus : s'en rapporter à leurs suffrages.

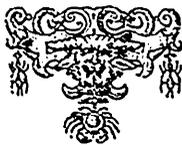
L'heure qui va sonner à La Haye sera décisive; elle sonnera peut-être l'affranchissement du genre humain, elle chantera peut-être son essor vers le travail libre, vers l'union des

volontés vaillantes et des bras puissants fraternisant pour le même effort et le même bonheur. Mais peut-être elle ne sera qu'un glas de plus, tintant après tant d'autres glas sur l'obstination lugubre des hommes à vouloir mourir de la main des hommes. Mais au moins que la France ne contribue pas à la noircir cette heure unique et qui peut être éblouissante. Qu'elle détourne ses énergies des horizons sanglants et les dirige vers d'autres tâches qui leur seront des récompenses meilleures. Qu'elle ne se croie pas obligée par l'honneur à barrer de canons la route divine de la paix. Mais que sa grandeur bien comprise et son devoir lui inspirent de soumettre au conseil de l'Europe entière un plan conciliateur que la justice approuve, d'oublier le passé dont les douleurs ne furent pas sans gloire pour préparer, elle aussi, la voie à un rayonnant avenir.

A. Fleury.



Le **Nouveau Larousse illustré** vient de terminer sa onzième série. Cette belle brochure nous donne déjà, outre la fin du deuxième volume, les cent premières pages du troisième. Aussi substantielle et aussi nourrie que les précédentes, elle ne contient pas moins de 5.450 articles, dont un grand nombre par leur sont étendue de véritables études scientifiques ou littéraires; bornons-nous à citer entre autres les mots *Chien, Chili, Chine, Chopin, Chlore, Cicéron, Christ, Chœur, Clergé, Code*, etc. Quant à l'illustration, elle comprend plus d'un millier de gravures d'une exécution extrêmement soignée, 15 tableaux synthétiques et 8 cartes, parmi lesquelles nous rappellerons tout particulièrement les jolies cartes en couleurs de la *Chine* et du *Ciel*. On comprend sans peine, en feuilletant cette remarquable série, que le succès du *Nouveau Larousse illustré* si considérable dès le début, aille toujours croissant, à tel point qu'aujourd'hui ce magnifique dictionnaire encyclopédique en arrive déjà à dépasser le chiffre colossal de soixante-dix mille souscripteurs. (*La série 5 francs chez tous les libraires.*)



CRITIQUE MUSICALE

L'Académie nationale vient de nous offrir un diamant de la plus belle eau ; il s'agit de *Briséis*, la dernière œuvre — restée inachevée — du grand compositeur Emmanuel Chabrier. Du drame lyrique, qui devait contenir trois actes, le premier seul a été terminé et c'est lui que nous avons eu la joie d'entendre ; il a augmenté nos regrets que la mort ait si brusquement brisé une nature d'élite comme celle de l'auteur d'*Espana*. Mais parlons d'abord du livret.

Il est dû à la collaboration de deux poètes : Catulle Mendès et Ephraïm Mikhaël. Ce dernier — que j'ai beaucoup connu — a été, lui aussi, frappé par la mort inhumaine et brutale, à l'âge des rêves. Il était tout jeune — 25 ou 26 ans à peine — et promettait beaucoup. Quant à M. Catulle Mendès, tout le public lettré le connaît et admire sa force artistique.

La *Briséis* que les deux poètes nous présentent dans leur drame n'est nullement celle de l'Iliade. L'action de la pièce est beaucoup postérieure à la prise de Troie ; elle se place au moment où le christianisme naissant entraine en lutte avec le paganisme à son déclin, sujet souvent traité, mais toujours attirant.

Au lever du rideau, nous apercevons au loin la mer bleue, sur laquelle se balance une galère, montée par Hylas, le fiancé de *Briséis*. Par delà se dressent les temples fameux de Corinthe, Les marins chantent et ces chants tendres et mélodieux sont pleins de suavité. Mais Hylas descend de son navire et se dirige vers la maison de sa fiancée, placée à droite sur le premier plan : Et il murmure — en de jolis vers — une phrase charmeresse.

Dans le tranquille gynécée
 Auprès des bons rouets chargés
 De lins légers,
 Tu dors, Briséis, fiancée!

Ces lauriers frissonnent encore
 D'avoir frôlé tes voiles blancs;
 Ces lys tremblants
 T'attendent comme une autre aurore.

Et les colombes endormies,
 Là-bas dans notre colombier,
 Sous le sorbier
 Rêvent à tes lèvres amies.

Briséis a entendu l'appel du fiancé; elle accourt et dans un long duo d'amour — qui, musicalement parlant, est traité avec un sentiment rare de la passion contenue et avec une véritable maîtrise — ils se disent leur mutuelle tendresse et se jurent un amour éternel que la mort même ne saurait éteindre.

Mais, de nouveau, les marins font entendre leurs chants et ce sont des chants de départ. Hylas s'arrache aux bras de sa fiancée, et tous deux, en se quittant, je'tent aux échos le dernier cri de leur âme : Hymen, Hyménée.

Maintenant Briséis, seule, assise sur une pierre, songe à l'absent, lorsque tout à coup des cris se font entendre dans sa maison et des femmes apparaissent précédant une pauvre vieille qui apparaît échevelée, les yeux hagards, quasi-folle; c'est Thanasto, la mère de Briséis. Elle se jette à genoux, implore le Dieu des Chrétiens, au grand scandale de tous; puis brisée, anéantie, elle tombe et est emportée dans sa maison par ses serviteurs.

Briséis s'adresse à ses Dieux pour qu'ils sauvent sa mère; ses compagnes et elle vont, en longue théorie, implorer la statue d'Apollon; ce chœur est une des belles pages musicales de l'ouvrage; il a de la couleur et de l'inspiration; le rythme en est impressionnant.

Mais voilà que sur les sommets de la colline apparaît la croix portée par un prêtre — cette croix qui va transformer le monde païen. Et ce prêtre chante, en plein-chant, une invocation au Rédempteur. Il entre dans la maison de Briséis, au milieu des

imprécations de la foule et guérit Thanastô, qui, en reconnaissance, consacre sa fille au Dieu des chrétiens. Briséis essaie d'abord de lutter contre cet ordre maternel, qui la sépare à jamais de celui qu'elle aime, mais elle se soumet enfin et suit le prêtre qui va la régénérer par l'eau du baptême.

Toute cette dernière partie de l'œuvre de Chabrier — depuis l'entrée du prêtre — est admirable; elle est d'une élévation, d'une puissance qu'il est difficile d'égalier; les thèmes qui caractérisent les principaux personnages y sont merveilleusement développés et l'acte se termine sur un effet grandiose. Du reste, je considère l'acte tout entier comme une des belles productions musicales de notre temps. Le public a semblé un peu dérouté, à sa première audition, par la tenue simple et grande à la fois de cette musique, si pleine cependant d'originalité et de curieux motifs, supérieurement traités; il en découvrira mieux les beautés aux prochaines auditions.

L'interprétation de *Briséis* est excellente; le ténor Vaguet, le baryton Bartet, remplaçant à la dernière heure Renaud indisposé, la basse Fournets se sont parfaitement acquittés de leur tâche. La belle voix de Mme Chrétien-Vaguet a fait merveille; enfin Mlle Berthet — chargée du personnage de Briséis — y a montré du charme et du sentiment, quoique le registre musical de ce rôle soit un peu élevé pour sa voix. Les chœurs, l'orchestre et la mise en scène ont été dignes de notre première scène lyrique.

L'Opéra-Comique nous a offert — en attendant la *Cendrillon* de Massenet — un petit régal artistique; il s'agit d'un simple ballet: *Le Cygne*, mais le scénario en est encore de Catulle Mendès, qui a substitué le personnage de Pierrot au Jupiter mythologique et a très heureusement créé un petit acte plein de grâce et de poésie. Malheureusement la musique qui est de M. Charles Lecoq — l'heureux auteur de tant d'œuvres applaudies — n'a pas cette passion, cette morbidesse, cette poésie qu'il aurait fallu pour accompagner les scènes sensuelles et suggestives imaginées par le poète. En revanche, l'interprétation mimée ou dansante de ce petit acte, encadrée d'ailleurs dans un ravissant décor, est parfaite. Mlle Chasles — que nous avons

jadis applaudie à l'Opéra — est légère et avenante à souhait; Mlle Dehelly est une Léda charmante et Mlle Invernizzi — encore une transfuge de l'Opéra — est un Pierrot accompli.

Puisque nous en sommes aux ballets, il me sera permis de signaler ici un ballet-pantomime, qui vient d'être représenté avec succès au petit théâtre de la Bodinière : Son titre : *Vénus et Adonis*; le scénario est du signataire de ces lignes, la musique en est de M. Eugène Mestres sous-chef des chœurs à l'Opéra. Le sujet en est simple et connu : Quoique Déesse, Vénus est sujette aux lois de l'Amour; elle aime Adonis qui est un simple mortel et qui est beau. Adonis est blessé à mort par un sanglier et vient mourir entre les bras de Vénus désespérée. Mais la rose rouge naît du sang d'Adonis et cette rose restera comme un souvenir éternel de l'aimé. Voilà en deux mots la légende, un peu amplifiée dans mon scénario, et sur laquelle M. Mestres a brodé une musique d'un charme et d'une délicatesse rares, avec des mélodies qui semblent comme un rêve du passé. Ah! le petit chef-d'œuvre de grâce parfaite que M. Mestres a écrit là.

M. Ladam, sous-maitre de ballet à l'Opéra, a réglé les danses et la mise en scène de ce petit ballet avec un soin jaloux et avec bonheur. Deux premières danseuses du corps de ballet de l'Académie nationale de musique étaient chargées des rôles de Vénus et d'Adonis : Mlles Adrienne Carré et Charlotte Ixart; elles y ont été parfaites l'une et l'autre, — car elles avaient — avec la beauté et la pureté de lignes nécessaires pour représenter de tels personnages — elles avaient, dis-je, l'impression que les auteurs avaient tenté une œuvre d'art, dans cette mise à la scène d'un des plus gracieux mythes de la mythologie grecque; aussi leur succès a-t-il été unanime.

Georges de Dubor.



Lettre à une Inconnue

Ce n'est point mon rêve, Madame, que vous soyez brune ou blonde, que le premier printemps fasse vos yeux plus diaprés ou plus lourds, ni que vous vous avanciez avec des grâces serpentine ou des gravités satisfaites de matrone romaine; et je n'ai point détaché votre image des murs du Louvre ou du Luxembourg.

A quoi bon les rêves, puisqu'il faut compter avec la vie qui les détruit souvent et les diminue toujours, quand elle daigne les réaliser? Si je vous plaçais devant mes yeux, attirante et précise, si je réjouissais mes oreilles de votre voix et ma main de vos cheveux, ainsi réalisée, peut-être bien que vous m'apparâtriez tout autre que mon espoir, contraire au premier idéal et que je serais déçu, même en vous trouvant agréable.

Je souhaiterais seulement, Madame, que vous ne fussiez point experte en choses littéraires et de ne pas vous voir, en ce moment, attardée sur le dernier roman paru. Je souhaite encore que les clartés violentes du premier soleil, le matin, mettent de la lumière jusqu'en votre petite âme souvent obscure et vous invitent à la regarder dans le silence, et, s'il se peut, dans la tristesse. Ce serait, je crois, tirer le bon parti du printemps et cela vaudrait mieux que de vouloir, un peu par habitude, surtout parce que vous avez une robe claire, vous adapter à tous les clichés « de la nature qui se réveille, de la sève qui monte dans les arbres, et des oiseaux qui vont commencer leurs nids ».

Donc, s'il faisait très clair, Madame, grâce au soleil, dans nos deux âmes, et que la lumière ne nous fût point désagréable, quelles frondaisons intimes, quel renouveau de pensée et de sentiment y pourrions-nous trouver?

Très peu de joie, si vous voulez. Car nous songerions peut-être que de tous les êtres, nous sommes les plus incapables de nous renouveler, les plus attachés au passé, qui est la mort. Je vous disais, Madame, de ne point vous attarder aux souffles tièdes et aux chuchotements aériens des premières feuilles. Si je vous prenais un émoi, c'était pour vous éviter d'être plus triste. Songez donc, que les souffles tièdes ne savent pas qu'ils furent la bise de décembre, et que les vieux arbres, tout sémillants, ignorent leur cadavre lamentable de l'hiver! Et les hirondelles ont oublié pour toujours, les laborieux coups d'aile au-dessus du précipice, la chute en grand essaim noir sur les mâts. Tout est jeune autour de nous, Madame, absolument jeune et nous ne le sommes pas. Peut-être, et comme il convient, avez-vous oublié vos premiers frissons, et tous les émois anciens; les femmes n'ont guère le temps de voir leur âme prendre des années et se fermer et se durcir. C'est un désagrément qu'elles laissent aux hommes qui les approchent. Mais cette ride, madame, la première, vous la voyez et vous en souffrez; car vous n'êtes plus jeune, comme ce bel arbre vert, sous lequel mon désir serait de vous dire des choses douloureuses et douces. Ne songez pas, au printemps, Madame. Vous vous souviendrez, et le souvenir est triste :

Je hais le souvenir qui vit sur le passé
Comme vit sur la mort la pâle fleur des tombes,
Et qui revient au cœur, après avoir glissé
Comme au souffle maudit, parmi les hécatombes
Des jours anciens.....

Et pourtant, vous songerez au printemps, puisque je vous ai prié de n'en rien faire. Vous me donneriez même un étonnement triste d'écouter un conseil raisonnable. Car si vous êtes mon désir, je ne vous conçois point raisonneuse et logique. Vous seriez la première que je rencontre telle, et l'inattendu m'effraye. Je

craindrais de vous voir devant moi, toute belle et toute vivante me demander victorieusement, puisque vous seriez belle, de songer au lendemain dès le soleil couché et de doubler mes désespérances par des comptes de blanchisseuse. Songeons au printemps, Madame, puisque je vous ai demandé le contraire et qu'on fait toujours le contraire de ce qu'on demande, et surtout, de ce qu'on commande aux femmes.

Des hauteurs de Passy que je monte, chaque jour, on voit une ligne bleue de collines qui se perd dans le ciel encore plus bleu ; elle se déroule dans un silence majestueux, et si l'on sait oublier la tour de l'ingénieur Eiffel, cette obsession, gare de banlieue, chapelle moderne pour abbés musqués, ou maison publique : le Trocadéro, la ligne bleue que j'ai dite se met dans les yeux et s'impose. Elle est belle, Madame, impérissablement belle, et il faut que je le dise, plus belle que vous, plus belle que je pourrais vous rêver. Et pourtant je vous imagine, faite des meilleures représentations anciennes, et sans qu'une faiblesse de tout votre être ne puisse m'importuner. Elle est belle, Madame, et se donne à mon loisir, et le soleil l'éclaire et je l'aurai tant qu'il me plaira. Elle est belle pour toujours. Tandis que vous, même si vous étiez belle comme la ligne bleue que j'ai dite, vous disparaîtriez avant mon désir de vous posséder belle ; car le soleil ironique pour vous, pour moi surtout, se jouera, tôt ou tard, dans les cernures de vos yeux. Il me revient, Madame, un souvenir du temps où je fréquentais les vieux livres, et que vous oublierez, je l'espère ! — car je n'aime point les femmes savantes. Le philosophe Platon tenait pour la suprême des jouissances sensibles de contempler une belle sphère. N'est-ce point qu'il tentait de trouver, dans ce qui semble inerte, dans ce qui se refuse à exprimer sa pensée, sa souffrance et sa vie, l'impérissable et absolue beauté ? Voyez-vous, Madame, la nature nous dépasse et nous obsède, et quand j'ai vu la ligne bleue, qui restera et qui ne me trahira point, j'ai peur de regarder vos yeux.

J'ai peur et pourtant je les regarde et quand vous n'êtes point trop soucieuse d'un pli de votre jupe ou d'une échappée de vos cheveux, vous les laissez dans les miens. Et pour une seconde vous daignez, semble-t-il, penser avec moi. Nous disons : « Ce n'est pas sans agrément de laisser alterner dans le silence quelques battements de cœur sans qu'un mot déflöre le sentiment ou la pensée. Mais il y a mieux et nous ne l'avons pas. Où vont ses yeux quand je la regarde et les miens quand je les lui donne. Vers ce que nous voudrions être, chacun pour soi et surtout l'un pour l'autre. » Nous souffrons de n'être point absolument accordés comme la ligne bleue de la colline et celle du ciel, ou comme le grand arbre vert sous lequel je voudrais vous dire des choses douloureuses et douces, et qui doit être parfaitement heureux de ses feuilles comme elles le sont de lui.

Voyez-vous, Madame, je dirais volontiers : « mon enfant », car il faut toujours dire aux femmes : mon enfant, pour se préparer à leur pardonner beaucoup. Voyez-vous, la nature, toutes ces pauvres choses que nous croyons mortes et dont le silence n'est peut-être qu'ironique, vivent mieux que nous, avec plus de force d'intégrité et de beauté. Elles reviennent à la jeunesse, sans inquiétude et sans souci des morts périodiques. Elles sont absolument heureuses, absolument belles, absolument accordées les unes avec les autres. Mon enfant, nous ne sommes rien de toutes ces bonnes choses. Voilà ce que me dit le printemps.

Pàul Bastien.



LES THÉÂTRES

LE CONCERT DE M^{LE} JANE PETIT-DEGORCE.

C'est samedi, 27 mai, à la Salle de Géographie, boulevard Saint-Germain, que l'excellente artiste, Jane Petit-Degorce, a donné son concert annuel.

Au programme : M^{lles} Marcelle Dartoy, de l'Opéra, Dularens, des Folies-Dramatiques, Pauline Linder, 1^{er} prix de harpe du Conservatoire, Hélène et Carmen Compagna, violon, 1^{er} prix du Conservatoire, Sadi-Pety, Gabrielle Hutin et M^M. Sady-Pety, de l'Odéon, Robert Saidreau, Desaire, Louis Dumontier.

Délicieux concert où, au milieu de remarquables artistes, M^{lle} Jane Petit-Degorce a brillé une fois de plus. Son merveilleux talent a soulevé d'unanimes applaudissements.

Notre distingué collaborateur, M. Georges de Dubor, en parlera, d'ailleurs, dans le prochain numéro de la *Revue des Deux Frances*.

* * *

Dans *Briséis*, qui sera donné à partir de demain à l'Opéra avec la première de *Joseph*, c'est Mme Carrère qui chantera le rôle de Briséis à la place de M^{lle} Berthet et M. Vaguet, qui interprète le Joseph de Méhul, sera remplacé par M. Laffille dans le rôle d'Hylas de l'ouvrage de Chabrier.

* * *

M. Francis de Croisset et Jacques Richepin, qui viennent de remettre la *Vierge aux Fleurs*, conte dramatique en vers, à la Comédie-Française, achèvent en ce moment une pièce à spectacle, *Mylord l'Arsouille*, que M. Tarride créera la saison prochaine sur une des grandes scènes du boulevard.

* * *

On télégraphie de Londres que sir Henry Irving, le grand tragédien anglais, est de nouveau très sérieusement malade.

* * *

En présence de l'immense succès du gracieux ballet-pantomime de M^M. G. de Dubor, notre distingué collaborateur, et Eugène Mestres, *Vénus et Adonis*, si délicatement mimé et dansé par M^{lles} Ixart et Carré, de l'Opéra, une seconde représentation a dû être donnée, jeudi le 25 mai dernier, à la Bodinière. Et les acclamations n'ont pas manqué aux auteurs.

* * *

Le fameux dialogue de Diderot et de la maréchale de Broglie fait partie du prochain spectacle de l'Œuvre, qui sera vraiment la fête de la Pensée, puisqu'en outre l'Œuvre jouera *le Triomphe de la Raison*, la nouvelle pièce de M. Romain Rolland, l'auteur des *Loups*, représentés l'année dernière au même théâtre. Comme la précédente, *le Triomphe de la Raison* se passe sous la Révolution, l'épigraphe de l'œuvre, qui en est admirable, est tirée d'un discours de Robespierre (7 mai 1794) :

« Insitons une fête plus touchante, la fête du malheur. Les esclaves adorent la fortune et le pouvoir, nous honorons le malheur. »

* * *

Mme Henriot, l'excellente artiste du Vaudeville et du Gymnase, qui est applau-

die chaque soir en ce moment dans *Marraine*, vient de signer un très bel engagement de trois ans avec le Théâtre-Antoine.

* * *

M. Léon Marx ayant loué le théâtre Cluny à M. Villefrancq à partir du 1^{er} juin, *la Marraine de Charley*, malgré son grand succès, ne sera plus jouée que sept fois.

* * *

On ne saurait croire combien, en cette saison, une soirée passée au Casino de Paris offre de charme réel.

Dans le hall spacieux, où la température est toujours égale et douce, on ne risque point la fâcheuse influenza qui sévit en ce joli mois de juin. Et l'on peut, en toute sécurité, applaudir les attractions qui se multiplient sur la coquette scène, parmi lesquelles la gracieuse Régina, danseuse sensationnelle.

* * *

A voir les salles superbes de Parisiana, chaque soir, on ne croirait pas que la saison touche presque à sa fin. Le vogue du coquet établissement continue, grâce à son programme qui comporte, en même temps qu'une attrayante partie de concert, la brillante revue *Plus que vaide* et la désopilante bouffonnerie *la D'oiselle de chez Maxim*.

* * *

Aux Ambassadeurs, *Madame Cardinal et ses filles*, grand divertissement chorégraphique exécuté par la troupe Fleury Raybaud.

A l'Alcazar d'Été, rentrée du comique Polin et de John Hewelt avec son merveilleux théâtre mécanique.

* * *

Au Jardin de Paris, dimanche, à deux heures et demie, matinée réservée aux familles avec un programme spécial et particulièrement choisi.

* * *

Au Carillon :

Si l'on veut trouver des places au Carillon, il est prudent, en ce moment, de les retenir d'avance ou d'arriver avant neuf heures et demie. *Lignes-Lignes-Lignes*, la revue si spirituellement et si littérairement grivoise de Hugues Delorme, continue après cinquante représentations devant des salles comblées à attirer rue de la Tour-d'Auvergne l'élite du public parisien. Le Carillon, sans contredit, détient actuellement le record du succès à Montmartre.

* * *

Mlle Maguéra deviendra, à partir du 1^{er} juillet, directrice du théâtre Moncey, qui portera désormais le titre de Théâtre Maguéra et subira une transformation complète. D'importants travaux, exécutés d'après les indications de la jeune directrice, en feront un des plus confortables théâtres de Paris : il possédera 1.400 places, et la scène, très vaste, se prêterà aux mises en scène les plus compliquées.

* * *

BULLIER. — L'établissement privilégié de Paris est certainement le *Bal Bullier* qui, grâce à sa vaste salle et à son magnifique jardin, n'a pas à redouter les intempéries de cette année, et dont les fêtes des Jedis et les soirées des Samedis et Dimanches sont toujours le rendez-vous de la foule ricieuse.

Fantasio.

Spectacles

OPÉRA. — 8 h. «/». — Les Huguenots — Tannhauser. — Faust.
FRANÇAIS. — 8 h. 1/2. — Othello. — Le Torrent.
OPÉRA-COMIQUE. — Cendrillon.
ODÉON. — 8 h. «/». — Ma Bru.
THÉÂTRE SARAH-BERNHARDT. — 8 h. 1/2 — Hamlet.
VAUDEVILLE. — 8 h. 1/4 — M^{me} de Lavallette.
GYMNASE. — 8 h. 1/2. — Marraine.
VARIÉTÉS. — Le Vieux Marcheur.
GAITÉ. — 8 h. 1/2. — Les 28 jours de Clairette.
PALAIS-ROYAL. — 8 h. «/». — Maître d'École.
PORTE-ST-MARTIN. — 8 h. 1/4. — Plus que Reine.
AMBIGU-COMIQUE. — 8 h. 1/2. — La Légion Étrangère.
FOLIES-DRAMATIQUES. — 8 h. 1/2. — Le voyage de Corbillon.
TH. CLUNY. — 8 h. 1/4. — La Marraine de Charley.
TH. ANTOINE. — 8 h. 1/2. — La Parisienne.
LES BOUFFES PARISIENS. — 8 h. 1/4. — Miss Helyett.
COMÉDIE-PARISIENNE. — 8 h. 1/2. — Les Amants Légitimes.
OLYMPIA. — 8 h. 1/2. — La Fée des Poupées.
LES FOLIES-BERGÈRES. — 8 h. 1/2. — Les grandes Courtisanes, etc.
CASINO DE PARIS. — Folle Déesse.
ELDORADO. — Le Garçon de chez Maxim.
LA ROULOTTE. — 9 h. 1/4. — G. Charton, Jacques Ferny, A. Berthez. — Chansons animées, etc.

CIRQUE D'ÉTÉ. — 8 h. 1/2. — L'Olympe à Cheval.
MOULIN-ROUGE. — Tous les soirs, à 8 h. 1/2. — Concert-Bal.
GRANDE ROUE DE PARIS, Av. de Suffren, 71, — De 11 h. à 6 h., entrée et ascension, 2 fr. — Attractions diverses. — Concert.
LA CIGALE. — 8 h. 1/2. — Ohé! Vénus!
AMBASSADEURS. — 8 h. «/». — Spectacle-concert. — Sulbac, Raiter, Lejal, Gaudet. — Les Troubadours toulousains. — Les Derouville-Nancey. — Troupe Fleury-Reybaud. — Les Paxton. Dimanches, jeudis et fêtes, matinée à deux heures.
JARDIN DE PARIS. — 8 h. 1/2. — Tous les soirs concert-promenade, spectacle.
ALCAZAR D'ÉTÉ. — 8 h. 1/2. — Spectacle-concert. — Paulin, Maurel, Jacquet, Gibart, Helme, Mmes A. Verly, Fleuron, Rosalba, Gomez. L'Homme Protée, John Hewelt et son théâtre mécanique. Dimanches et fêtes, matinée à deux heures
PARIS EN 1400. — Avenue de Suffren, 100. — (Cour des Miracles), Tournois, Cortèges royaux, etc. De 2 à 6 h. Entrée, 1 fr. ; le vendredi 2 fr.
CINÉMATOGRAPHE. — Le voyage au Japon.
BULLIER. — Tous les jeudis, bal masqué.
MUSÉE GREVIN. — Tananarive — Le Dahomey. — Les Coulisses de l'Opéra. — Le Couronnement du Tsar. — Pantomines lumineuses. — Rayons X. — Orchestre de Dames hongroises.
JARDIN D'ACCLIMATATION. — Ouvert tous les jours — Concert tous les dimanches.

CHAMPAGNE CASTELLANE

La célèbre maison de vins de Champagne du Comte de Castellane demande un agent offrant de bonnes garanties pour la représenter aux États-Unis.

Prière d'adresser les demandes à MM. G. L. M. (DE L'ÉCORSE) ET C^{ie}, 4, rue Glück, à Paris.

Puissance du Canada

GOUVERNEMENT DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

VASTE TERRITOIRE A COLONISER

Riches régions minières et forestières de toutes sortes

TERRES d'une fertilité reconnue, climat sain et favorable à toute culture, communications faciles avec les **marchés locaux** et étrangers.

Les colons agriculteurs peuvent, avec une QUINZAINE DE CENTS FRANCS, acheter un lot d'environ 40 hectares dont 4 ou 5 en terre défrichée.

Les terres du Gouvernement valent 20 ou 30 sous l'acre. Les lots sont de 100 acres (environ 40 hectares).

La forêt couvre des millions d'hectares, où l'on trouve, entre autres, du **bois de pulpe** d'une quantité supérieure.

Il y a aussi abondance de MINES dans la Province. On y rencontre l'OR, l'ARGENT, le CUIVRE, le FER (titanique, chronique et magnétique), la **plombagine**, le **mica**, l'**amiante**, le **granit** de tout genre, le **kaolin**, le **pétrole**, etc. Plusieurs mines, en ce qui concerne le cuivre, le fer, la plombagine, le mica et l'amiante, sont déjà en exploitation. Les mines de la Beauce, où l'on fait de nouvelles tentatives après une suspension de travaux de plusieurs années, ont déjà donné une douzaines de millions de francs d'or.

La population de la province de Québec est de langue française surtout. Des bureaux et des agents d'immigration reçoivent les immigrants à Québec et à Montréal. Le service des Postes et des Chemins de fer et le système des Banques est des plus réguliers et des plus sûrs.

Pour plus ample information, s'adresser à l'honorable Commissaire de la Colonisation et des Mines, Québec, Canada.

Madame Albert Giguère

A beaucoup souffert après la naissance de son bébé. — Son médecin ne pouvait rien faire pour elle. — Triste et découragée, elle n'avait plus aucun espoir d'être guérie. — Les pilules rouges du Dr Corderre ont mis fin à toutes ses souffrances. Elle recommande à toutes les femmes malades de se guérir en prenant les Pilules Rouges du Dr Corderre, le seul remède au monde qui guérit toutes les maladies des femmes.



MADAME ALBERT GIGUÈRE

J'ai voulu les essayer, je ne le regrette pas, car elles m'ont sauvée; ma digestion est maintenant très bonne, je dors bien et je suis plus forte. J'ai recommandé les Pilules Rouges du Dr Corderre à Mme Tanguay qui demeure sur la rue Beaudry, elle les prend pour la faiblesse et elle s'en trouve très bien. » Madame Albert Giguère, 619a, rue Sanguinet, Montréal.

Les Pilules Rouges du Dr Corderre sont composées de remèdes spécialement pour le beau mal, les irrégularités, pertes blanches, la constipation, le mal des reins, douleurs dans le bas-ventre, mal dans les côtés, palpitation du cœur, tiraillements d'estomac, mal entre les épaules, étourdissements, perte de sommeil, perte de mémoire, perte d'appétit, mal de tête, pour les maladies du changement d'âge, elles sont sans rivales, elles préviennent toutes ces maladies particulières aux femmes qui passent cette période critique.

Consultez nos médecins spécialistes d'une vaste expérience dans le traitement des maladies des femmes. Nous vous invitons à leur écrire une description de votre maladie. Nos médecins donneront à votre cas toute l'attention dont ils sont capables, ils vous expliqueront très clairement toute la cause de votre maladie et le moyen de vous guérir aussi promptement que possible. Leurs consultations sont gratuites à toutes les femmes malades. Ne craignez pas d'écrire, toutes lettres adressées au « Département Médical, Boite 2306, Montréal » sont ouvertes par les médecins seuls et tenues confidentielles par eux.

Ecrivez dès aujourd'hui, tout délai aggrave votre maladie. Méfiez-vous de ces marchands qui veulent vous vendre des Pilules Rouges comme étant aussi bonnes que les Pilules Rouges du Dr Corderre, refusez-les. Les vraies Pilules Rouges du Dr Corderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois rondes contenant 50 Pilules Rouges chaque — elles ne se vendent jamais à la douzaine, au cent ou à 1 fr. 25 la boîte. Lorsque vous ne pouvez vous procurer les véritables Pilules Rouges du Dr Corderre, ou lorsque vous avez des doutes, envoyez-nous 2 fr. 50 en timbres-poste pour une boîte, ou 12 fr. 50 pour six boîtes. Vous êtes certaine que vous recevrez par le retour de la malle, les véritables Pilules Rouges du Dr Corderre. Nous les envoyons dans toutes les parties du pays et à l'étranger franc de port. Ayez soin en nous écrivant de nous donner votre adresse bien complète afin d'éviter tout retard dans l'envoi. Adressez comme suit : Compagnie Chimique Franco-Américaine, Boite 2306, Montréal, Can.

Dans le but de faire connaître à d'autres personnes souffrantes comme elle, le moyen de guérison à leur portée, Madame Giguère nous envoie son témoignage en nous donnant l'autorisation de le publier pour le plus grand bien des femmes souffrantes de son sexe. Si toutes les femmes agissaient ainsi, le nuage de désespoir qui enveloppe tant de pauvres femmes malades se dissiperait bientôt. Madame Giguère dit : « J'ai été bien malade après la naissance de mon bébé, j'étais très faible et d'une pâleur effrayante, je souffrais beaucoup d'irrégularités probablement causées par la faiblesse de mon sang, ma digestion ne se faisait pas, j'avais mal aux reins et dans les côtés, le mal de tête me faisait souffrir continuellement, je crois que j'avais aussi une maladie de cœur tellement il me faisait mal, je ne reposais pas la nuit. J'étais toujours fatiguée, la cause de ma maladie était depuis la naissance de mon dernier bébé, je n'avais jamais bien relevé de cette maladie; mon médecin m'a donné beaucoup de remèdes mais sans me soulager. Les Pilules Rouges du Dr Corderre guérissaient tant de femmes, que

LA MODE PARISIENNE

L'Administration de la REVUE DES DEUX FRANCES se charge de fournir les patrons sur demande.



525

1. — Jaquette tailleur en drap sable, ajustée du dos. Le devant croisé, tombant droit, forme une patte découpée en carré à partir de la taille, et ferme par une double rangée de boutons de nacre. Col et revers tailleur, bordés d'une baguette piquée en même drap. Même garniture sur la pince entourant la basque demi-longue et tout à fait plate. Manche évasée du bas, puis ajustée, ornée d'une épaulette rapportée sous une baguette piquée.

PRECIOSA VIOLETTE

PARFUM EXQUIS, DÉLICAT ET PERSISTANT

18, Place Vendôme **ED. PINAUD** PARIS



2. — Robe de visite en cachemire gris argent. Jupe-cloche ouverte sur une pointe de guipure et bordée d'un biais de soie quadrillée. Corsage ajustée derrière, le devant formant boléro découpé sur un plastron de guipure avec revers de biais de soie quadrillée. Nœud de mousseline de soie sur la poitrine. Manche ajustée évasée et bordée d'un biais, avec pointe de guipure dans le haut.



3. — Toilette de campagne pour fillette de 12 à 14 ans. La jupe, en drap mousseline, est très plate à la taille et évasée du bas par un volant en forme rapporté sous de petits ruban de satin. Le bas du volant est cerclé de trois rangs de même ruban. Corsage en foulard à pois à petits plis lingerie en travers. Le devant ferme de côté sous deux groupes de petits plis fournissant de l'ampleur à la blouse. Manche plate à plis en travers. Col de lingerie. Ceinture et cravate de satin.

EAU D'HOUBIGANT,

la PLUS APPRÉCIABLE pour
la TOILETTE

HOUBIGANT, 19, rue du Faubourg-Saint-Honoré, à Paris.



4. — Costume tailleur en serge bleu foncé. Jupe cloche avec deux volants en forme, le premier surmonté de piqûres. Veste ajustée du dos et des côtés; le devant, tombant droit, est croisé sous des boutons de bois bleu; petite pochette côté. Col tailleur en velours bleu roy. Manche ajustée. Chapeau en paille bleuet clair gracieusement chiffonné.



5. — Robe princesse en drap cachemire tout à fait ajustée, garnie de biais piqués et de petits boutons de cristal, avec applications de motifs de passementerie. La robe ferme au milieu du dos, avec un pli pris sous la taille pour donner de l'ampleur au bas de la jupe, la couture des petits côtés du dos est simulée par une pince. Manche ajustée très évasée sur la main avec motif de passementerie dans le haut.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES JOURNAUX DE MODES PROFESSIONNELS DES COUTURIÈRES ET CONFECTIONNEUSES. — Anc. Maison L. MICHAU, A.-J. Laroche, direct., succr., 8, rue de Richelieu, Paris. — Exposition universelle 1889, médaille d'or, concours commercial de Tunis. — *La Couturière*, organe professionnel; *L'Art de la Couture*, publication de grandes figurines; *L'Élégance*, robes et confection; *Les Toilettes modèles*, gr. édit. avec album; *Le Luxe*, gr. édit. parisienne; *Le Monde et les Théâtres*, arts, modes, illustrations, sports; *La Mode Tailleur pour Dames*; *La Modiste française*. — Travestissements. — Cours de coupe. — Fabrique de mannequins pour couturières. — Toutes les lettres, mandats, renseignements doivent être adressés à M. A.-J. LAROCHE, directr. — Adresse télégraphique : Licho-Paris. — Téléphone Paris-Province 111.27 — Spécimen sur demande.

LA MODE PARISIENNE



6. — Collet d'été.

NOUVEAUX
PARFUMS:
EXTRA-VIOLETTE
AMBRE ROYAL
MARÉCHALE

Violet
Parfumeur
PARIS

SAVON ROYAL
DE
THRIDACE

SAVON VELOUTINE

Recommandés par les médecins p' Hygiène de la Peau et Beauté du Teint.

Le Directeur-Gérant : A. STEENS.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.

LES BUREAUX

DE LA

LIGNE "ALLAN"

SE TROUVENT

7. Rue Scribe, PARIS

GRANDE CHEMISERIE MODELE

168, boulevard St-Germain, 168

H. ANDRÉ

CHEMISES SUR MESURES

Trousseaux pour Hommes

CHAPELLERIE, GANTERIE, CHAUSSURES

REMISE 6 0/0 AUX ABONNÉS DE LA REVUE

HERNU, PÉRON & C^o L^{TD}

95, Rue des Marais — 61, Boulevard Haussmann
PARIS

Maisons à LONDRES, BOULOGNE-SUR-MER
LE HAVRE, MARSEILLE, MAZAMET, ANVERS, etc.

AGENCE MARITIME

Frêt, Passages, Émigration

ASSURANCES MARITIMES

Correspondants dans tous les principaux centres
du globe

AGENTS GÉNÉRAUX DE :

Dominion Line, Liverpool au Canada
tous les jeudis.

Beaver Royal Mail Line, Liverpool au
Canada tous les Samedis.

Canadian Pacific Ry. (Voyage autour du
monde).

Peninsular et Oriental S^{Co}, Indes, Chine,
Japon, Australie.

Lehigh Valley R. Rd des Etats-Unis

Renseignements immédiats sur demande à
HERNU, PÉRON Co Lid PARIS

95, rue des Marais..... POUR FRÊT.

61, boulevard Haussmann.... POUR PASSAGE

Anémie, Maux d'Estomac,
Fièvres

QUINA-LAROCHE

Médaille
D'OR

Exposition Internationale Vienne 1873

Médailles
D'OR

Expositions Paris 1879, Nice 1883, etc.

Récomp^{te} de 16,600 francs

LE MÊME
FERRUGINEUX

*Sang pauvre — Manque de forces
Croissance difficile — Lymphatisme,*
Très utile aux Nourrices et aux Enfants

LE MÊME
PHOSPHATÉ

PARIS, 23 ET 19 RUE DACOUT

LIBRAIRIE DES SCIENCES MÉDICALES

OLLIER HENRY

PARIS — 11 et 13, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

Près de la Faculté de Médecine et de l'École
Pratique

Grand choix de livres de Médecine. Thèses
Mémoires, etc. Livres de Sciences, Littérature, Ins-
truments de Chirurgie et de Sciences, avec une très
forte réduction. — Impressions d'ouvrages, Thèses et
Mémoires. — Reliures.

Expédition en Province et à l'Étranger. — Port à
la charge du destinataire

Envoi du Catalogue des dernières Nouveautés franco
sur demande

Toute commande doit être accompagnée d'un Chèque
ou d'un Mandat-Poste sur Paris. — Les envois sont
toujours faits par le retour du courrier

Vous qui souffrez de

RHUMATISMES

DOULEURS, GOUTTE

SCIATIQUE, NÉURALGIE, LUMBAGO
COLIQUES HÉPATIQUES, GRAVELLE
et toutes les MALADIES ARTHRIQUES
Vous serez guéri radicalement par le

TRAITEMENT DU CHARTREUX

Le plus Pui-sant Anti-Arthritique connu
Potion et Baume, prix 8fr. franco. Env. franco de la Brochure
Milliers d'attestations. — Jamais d'insuccès

Dépôt : MALAVANT, pharmacien,
2, rue des 2 Ponts, Paris et chez A. DÉCARY,
pharmacien, Montréal (Canada).

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

Paquebots-Poste Français

LIGNE DU HAVRE A NEW-YORK

Départs du Havre
et de New-York tous les samedis

LIGNE DES ANTILLES, DE COLON
ET DU MEXIQUE

Départs mensuels : Du Havre les 16 et 22,
de Saint-Nazaire les 9 et 21, de Bordeaux
les 19 et 26.

Pour la Guadeloupe, la Martinique,
Ste-Lucie, les Guyanes, St-Thomas, Por-
to-Rico, Haïti, St-Dominique, le Vene-
zuela, la Colombie, le Mexique, le Centre
Amérique, le Sud et le Nord Pacifique.

LIGNES DE LA MÉDITERRANÉE

Départs quotidiens de Marseille

Pour Alger, Oran, Bône, Philippeville,
Tunis, Malte, Mehdià, Monastir et Sous-
se, etc.

BUREAUX A PARIS

6, RUE AUBER,
12, BOULEVARD DES CAPUCINES,
5, RUE DES MATHURINS

PHARMACIE

DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

18, Carrefour de l'Odéon
et 1, rue de l'Odéon
PARIS

REMÈDES AMÉRICAINS

Remise particulière aux Abonnés de la
Revue des deux Frances.

Maison BILLET

CHAPELLERIE DE CHOIX

Prix spéciaux pour les Abonnés

DE
La Revue des Deux Frances

SPÉCIALITÉS DE CHAPEAUX
ANGLAIS

PARIS — 43, rue de Rennes — PARIS

TÉLÉPHONE
810,38

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE CHIRURGIE

TÉLÉPHONE
810,38

Instrumente de Chirurgie — Électricité Médicale

LOCATION D'APPAREILS

ET D'INSTRUMENTS POUR OPÉRATIONS — APPLICATION DES RAYONS ROENTGEN

Spécialité pour Oculistes et Laryngologistes

GENISSON & VAAST

Médaille d'Or 1894
Hors concours 1895

CATALOGUES

Spéciaux sur demande

La maison GENISSON et VAAST se charge d'expédier, dans un
délai très bref, toutes les Commandes de ses Clients d'Amérique :

LIVRES DE MÉDECINE COMME INSTRUMENTS DE CHIRURGIE

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans
aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 30 ans de suc-
cès. — (Pour la barbe, 20 fr. : 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. franco mandat.) — Pour les bras,
employer le PILIVORE. — DUSSER, 1, rue Jean-Jacques-Rousseau, PARIS.

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue des deux Frances sont
interdites dans tous les pays, y compris la Suède et la Norvège, à moins d'accord préalable
avec notre administration.

PARIS. — Typ. A. DAVY, rue Madame, 52. — Téléphone.